

# *Libretto*



DAVID DONACHIE

# UN PARFUM DE TRAHISON

Une aventure des frères Ludlow

roman

Traduit de l'anglais par  
LUC DE RANCOURT

*Libretto*

Titre original :  
*A Scent of Betrayal*

© David Donachie, 1995.

© Éditions Phébus, Paris, 2006, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0791-2

Né à Édimbourg en 1944, David Donachie vit actuellement aux États-Unis. Après de brèves études, et après avoir été tour à tour éleveur de saumons, représentant en machines-outils et cosmétiques, acteur pour le théâtre à Londres, il s'est lui-même déclaré «sauvé par la lecture», après avoir mis en chantier, en 1991, une série de cinq romans consacrés aux frères Ludlow. Quand paraît *Une chance du diable*, premier volet de cet ensemble, la critique le salue comme l'égal d'Alexander Kent et de Patrick O'Brian, tout en lui reconnaissant un sens de l'intrigue digne des meilleurs maîtres du roman noir.



*Je dédie cet ouvrage à  
Nigel Love, Glenn Coull, et Alan Burrett*





## I

Harry Ludlow n'était pourtant pas du genre à enchaîner cuite sur cuite. Mais l'anniversaire d'Oliver Pollock avait donné lieu à une petite beuverie qui avait dégénéré, le profond sommeil qui s'était emparé de lui dans la pension surpeuplée où on l'avait transporté avait émoussé ce sixième sens qui alerte tout commandant de l'imminence d'un danger. Pender, qui s'attendait à voir son maître lever une paupière au premier grincement de porte, fut obligé d'ouvrir les volets en grand. La lumière aveuglante du soleil des Antilles envahit la chambre fort sobrement meublée. Mais cela ne réussit pas même à troubler les ronflements tonitruants du dormeur. Il dut secouer sans manières la forme inerte du gisant avant d'obtenir un début de réaction. Encore à demi endormi, les idées tout embrouillées, l'homme avait du mal à comprendre ce que lui racontait Pender.

– Qui ça ? demanda Harry d'une voix rauque.

– Votre ami américain, ce Pollock – Pender répéta plus lentement son nom : Celui qui vous a mis au défi cette nuit, un pichet après l'autre. Apparemment, la boisson ne lui fait pas le même effet qu'à vous. Il a mis les voiles avec sa *Tête Brûlée* à la marée haute et j'ai pas la moindre idée de sa destination. Je m'souviens même pas qu'il ait dit cette nuit la moindre chose de ses intentions.

Harry branlait lentement du chef.

– Du café, j’imagine, fit Pender en gagnant la porte.

Harry essaya d’articuler *gallons*, mais le mot ne sortait pas. Il se laissa retomber sur le grand lit double et ferma les yeux en se frottant les tempes, tentant vainement de chasser la douleur. Cela promettait d’être une sacrée gueule de bois. Il avait du mal à remettre de l’ordre dans ses idées, les événements de la nuit se mêlaient à ceux de ces dernières semaines et défilaient dans le désordre, défilant toute chronologie. Cinq hommes, des mets en abondance, des « Santé ! » qui n’en finissaient pas. Le visage balafré de Nathan Caufield, natif de Sag Harbour et loyaliste dans sa jeunesse, qui prenait la mouche chaque fois que l’on parlait de l’Indépendance américaine. Le marin de Long Island n’avait pas bronché lorsque son fils Matthew s’était éclipsé en compagnie de James Ludlow pour honorer un rendez-vous galant qui l’appelait au bordel de *Madame*\* Léon<sup>1</sup>.

Il avait néanmoins le sentiment que, compte tenu de ce qu’il avait ingurgité de nourriture comme de vin – certes en quantité considérable –, cela n’expliquait pas qu’il se sentît aussi mal. Harry Ludlow ne prétendait pas figurer au premier rang des gros mangeurs, mais dans un monde où un repas n’était jamais tenu pour mémorable s’il n’était pas plantureux, où l’on buvait tant et plus, de mémoire d’homme il ne se souvenait pas de s’être jamais senti aussi mal qu’à présent. Il essaya de parler – sans succès – en voyant Pender qui revenait, et sa gorge desséchée ne réussit qu’à produire une espèce de couinement râpeux. Il prit le pichet d’eau qu’on lui tendait, commença à boire avidement non sans en répandre abondamment sur sa chemise. Puis il baissa les yeux.

– Dieu du ciel, soupira-t-il, comprenant soudain qu’on

1. Tous les mots ou expressions en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

avait dû le porter sur son lit. J'ai encore mon pantalon et mes bottes.

Levant la tête, il put constater qu'il n'était pas seul dans ce triste état. Pender était gris cendre et le contemplait, le regard fixe. L'iris de ses yeux était cerné de rouge sang et il n'émettait qu'un filet de voix :

– Comme qui dirait qu'vous étions disparu de ce monde, j'ai décidé de me faire un petit gargarisme de mon côté. J'étions en train de rentrer quand un des pêcheurs m'a appris ce que faisait Mr Pollock.

Une autre image se présenta à son esprit : Pender, légèrement en retrait, sobre comme un chameau et qui se contentait de prendre de temps à autre un verre qu'il ne remplissait pas jusqu'au bord. Depuis son départ, il avait dû ingurgiter quelques autres petits « gargarismes ».

– J'comprendrai jamais comment que Pollock a réussi son coup, ajouta Pender, quand on voit c'qu'il avait descendu. Fallait le diable en personne pour le faire sortir de là. Il était bien infoutu d'aller à pied jusqu'au quai, ça c'est sûr.

Harry, l'air très décidé, fit pivoter ses pieds pour les poser sur le sol, ce qui lui déclencha un nouvel élan dans le crâne. L'odeur du café lui chatouilla les narines bien avant que la servante eût posé sur la table le plateau qu'elle portait. On entendait encore ses pas que Pender en versait une tasse et la déposait dans les mains de son maître. Harry but avec délices son breuvage avant de se mettre debout. Il apercevait le port de Sainte-Croix dans toute son étendue par la fenêtre ouverte. Plusieurs bâtiments, dont la *Tête Brûlée*, s'étaient éclipsés du mouillage en profitant de l'obscurité. Il s'efforça désespérément de se rappeler le nom des autres, mais sa gueule de bois ne l'y aidait guère et il essaya de se concentrer sur son propre navire, le *Bucéphale*, persuadé que la seule vue de ses lignes pures l'aiderait à se remettre les idées en place.

Pas un de ceux qui faisaient profession de corsaire n'aurait pu rêver plus beau bâtiment. Long d'une centaine de pieds, bien armé, il se trouvait à quai, toujours aussi élégant en dépit des échafaudages qui entouraient toute la poupe. Les travaux qu'il avait ordonnés étaient bien avancés, mais pas encore terminés. Pour ce jour-là, il avait prévu de faire nettoyer tout le fatras que les charpentiers avaient semé sur le pont immaculé. Il avait coutume de harceler sans cesse les gens de cette espèce et pourtant, cette fois-ci, il les avait laissés travailler à leur rythme. L'*Ariane*, cette goélette à hunier qu'il avait escortée jusqu'au port, avait bien besoin de réparations de plus grande ampleur ; ses œuvres mortes avaient beaucoup souffert, son bordé était attaqué par les vers et tapissé d'algues. On l'avait halée sur la plage la plus proche et elle faisait peine à voir ainsi dans la lumière du matin. Les deux bâtiments avaient été endommagés au cours d'un combat qui les avait opposés récemment à deux frégates françaises et ici, à l'abri dans un port danois, les charpentiers reprenaient les réparations de fortune qu'ils avaient entreprises en mer. Tout serait terminé dans moins d'une semaine et Harry était décidé à abandonner l'autre à son sort sitôt qu'ils auraient levé l'ancre.

– Bizarre que Pollock n'ait pas dit pourquoi il s'en allait, fit Pender.

– Il nous l'aurait dit s'il l'avait su.

Comme il s'agissait à la fois d'une affirmation et d'une interrogation, son domestique ne répondit rien. Pollock était sans doute parti pour quelque cause pressante et imprévue. En dépit de leurs nombreux entretiens, Harry ne savait pas grand-chose des raisons qui avaient poussé l'Américain à relâcher à Sainte-Croix. Il allait en faire la remarque lorsque les deux canons de salut du gouverneur tonnèrent dans tout le port. Levant les yeux, il aperçut une certaine effervescence sur la pelouse desséchée qui s'étendait devant la résidence. Les

deux pièces firent feu une nouvelle fois. Le drapeau danois montait et descendait sur sa drisse, quelqu'un essayait une autre méthode pour alerter les habitants. Tout ceci ne pouvait signifier qu'une seule chose : un grave danger, ce qui, dans cette partie du monde, suggérait que quelqu'un tentait de s'emparer de l'île. Le moindre mouvement lui était douloureux, il réagit pourtant immédiatement.

– Faites rallier l'équipage à bord et préparez-vous à appareiller. Envoyez quelqu'un sortir James et le jeune Caufield de cette foutue maison de passe, dites à Matthew d'aller réveiller son père. Qu'il lui rentre dedans si nécessaire, mais débrouillez-vous pour le ramener à bord.

Penché par l'autre fenêtre, Pender tentait en vain de voir ce qui justifiait une telle agitation. Le ton de son commandant ne souffrait pas de réplique et n'invitait guère à poser de questions. Harry Ludlow avait un sixième sens très développé qui lui permettait de flairer le danger imminent, instinct encore développé par toutes ces années passées en mer. Lorsqu'il parlait sur ce ton, il entendait évidemment être obéi. Pender avait franchi la porte alors que Harry ramassait encore dans le coffre de marin posé près de son lit sabre, pistolets et papiers.

Dans la rue, le remue-ménage était considérable, et la situation était bien pire sur le port. Tous les navires tiraillaient à qui mieux mieux en faisant usage de tout et de n'importe quoi, ajoutant encore à la panique. On avait envoyé dans les hauts pour larguer la toile des gabiers qui désignaient quelque chose à l'ouest, un « quelque chose » visiblement source de menace. En bas, les patrons s'échinaient à virer sur leurs ancres. Sans idée très claire de ce qui se passait au large, Harry se fraya un chemin dans la foule jusqu'au quai. Il finit par se retrouver bloqué par tout un attroupement de gens entassés devant les portes verrouillées de la maison Børsenen. Ceux qui se trouvaient devant tambourinaient sur les épaisses planches

de bois. Premier banquier de la place, Børsenen détenait les fonds de tous les négociants de Sainte-Croix et, dans ce genre de circonstances, chacun avait hâte de récupérer son bien. Tout le monde parlait, dans une douzaine de langues, il se démenait pour passer dans cette foule qui l'engloutissait. S'il n'entendait pas un traître mot de ce qui se disait, il en comprenait bien assez.

Sa première hypothèse, émise lorsque le canon avait commencé à tonner, se révéla être la bonne. Une flotte sous pavillon français se présentait au large et s'approchait de l'île dans le but évident d'y débarquer. Cela constituait-il réellement une menace pour une possession danoise ? Puis quelqu'un mentionna le nom de celui qui commandait cette flotte et la chose ne laissait plus le moindre doute, quelle que fût la langue. Il était impossible de savoir comment la foule l'avait appris, ni même si c'était vrai, mais quelqu'un avait prononcé le nom de Victor Hugues et le désignait comme le chef de cette expédition française. Dès qu'il eut saisi, Harry se mit à courir deux fois plus vite. Hugues était arrivé de France deux ans plus tôt avec des troupes, porteur d'un message indiquant que les esclaves étaient libres – et accompagné d'une guillotine. Après avoir repris la Guadeloupe, il n'avait marqué aucune hésitation à user de ce symbole de la Terreur, pour Blancs et Noirs confondus. De son point de vue, voilà qui ne faisait guère de différence : qui que fût celui qui commandait les forces d'invasion, la protection offerte par le statut de neutre ne s'appliquait pas au commandant d'un vaisseau britannique armé en corsaire.

Mais, s'il s'agissait bien de Hugues, le cas de Harry était encore plus délicat, à cause du navire français qu'il avait escorté jusqu'ici. Sans être royalistes à tous crins, les passagers de l'*Ariane* avaient pris les armes contre les forces de la Révolution, d'abord dans leur île de Saint-Domingue puis contre Hugues lui-même lorsqu'il avait envahi la Guade-

loupe. Une fois l'ogre descendu à terre, sur une île démunie de garnison danoise, il n'était pas sorcier de deviner qui détiendrait le pouvoir. Le gouverneur n'aurait pas son mot à dire. Si cet émissaire de la Terreur découvrait leur véritable identité, il en tirerait à coup sûr vengeance. Un homme qui avait pris la peine d'apporter de France sa guillotine, qui avait abattu de sang-froid des centaines d'ennemis, n'hésiterait pas à la transférer d'une île des Antilles à l'autre. Un sort semblable pouvait fort bien guetter l'équipage du *Bucéphale* : son nom, celui de son bâtiment étaient certainement connus de n'importe quel Français dans les Caraïbes. Accompagné d'un cinquième-rang anglais et de l'*Ariane*, il avait livré combat à deux frégates françaises en vue de la Guadeloupe, s'emparant de l'une et causant de sévères avaries à la seconde.

Telles étaient les pensées qui se bousculaient dans son crâne douloureux alors qu'il se frayait péniblement un chemin sur le quai encombré en essayant de rejoindre son navire. Il franchit d'un bond la planche de coupée puis de là passa sur le pont où l'attendait la plus extrême confusion. Pender, usant de méthodes que mieux valait ne pas imaginer, avait mis les hommes au travail. En temps normal, son équipage savait se montrer efficace, mais, à en juger par la façon qu'avaient quelques-uns d'entre eux de chalouper, il n'était pas le seul qui eût passé la nuit à boire. Et ce développement étonnant leur avait ôté la faculté même de voir ce qu'il y avait à faire. Le hurlement qui sortit de son gosier desséché ressemblait davantage au croassement d'un corbeau, mais suffit tout de même à attirer l'attention de ses hommes et lui permit de donner quelques ordres. La tâche la plus urgente consistait à couper l'amarrage qui reliait les échafaudages au quai. Il ordonna ensuite que l'on passât par-dessus bord tout ce qui n'appartenait pas au *Bucéphale*.

Le pont était un bazar invraisemblable : outils de charpentage, copeaux, pièces de bordé, morceaux de bois brut. Des

cordages à l'abandon traînaient un peu partout au lieu d'être convenablement lovés comme il l'exigeait d'ordinaire. Les rares voiles à poste pendaient lamentablement et ne l'autoriseraient certainement pas à gagner l'entrée du port. L'artillerie – dont il risquait d'avoir le plus grand besoin dans les heures à venir – avait été descendue dans les fonds pour permettre aux charpentiers de réparer les sabords endommagés. Bref, tout à bord se conjuguaient pour rendre impossible un appareillage en catastrophe. Et tout cela par sa propre faute. Son bâtiment avait besoin de tellement de réparations mineures dans tous les coins qu'il avait relâché ses propres règles, apprises du temps qu'il était officier de marine. Il avait accordé aux hommes la liberté de descendre à terre, au point qu'ils en avaient laissé le *Bucéphale* pratiquement à l'abandon.

– Harry!

Il fit volte-face en entendant son nom. James, son frère, se tenait à la coupée. Élégant comme toujours, rasé de près, coiffé, il offrait un contraste saisissant avec son frère : une barbe de plusieurs jours, le visage gris cendre, une allure débraillée... tout cela minait le halo d'autorité naturelle qui le caractérisait d'ordinaire.

– Bon Dieu, James, mais où étais-tu ?

Cette furieuse apostrophe, accompagnée d'un regard furibond – qui trahissait la colère qu'il éprouvait envers lui-même –, fut immédiatement et à tort interprétée comme un reproche. La réponse de James mourut sur ses lèvres. Il s'était inquiété, il prit une expression de princesse offensée et adopta ce ton de dédain glacial qu'il employait si facilement lorsqu'on le rabrouait.

– Seigneur, frerot, mais tu m'as l'air misérable. Si je t'avais croisé sur le quai, je t'aurais donné une pièce.

– Où est Matthew Caufield ? aboya Harry, qui ne se sentait guère d'humeur à plaisanter ni à supporter ce ton condescendant.



– Parti voir comment récupérer son père – James s'écarta prestement pour laisser passer trois marins qui avançaient avec un chargement de planches. J'imagine que, compte tenu de sa passion pour la dive bouteille, il ne vaut guère mieux que toi.

– Victor Hugues est devant la passe et s'apprête à s'emparer de l'île.

Cette annonce frappa James de stupeur, ce qui réconforta un peu Harry, même s'il ne s'agissait encore que d'une rumeur.

– Sais-tu ce que sont devenus nos Français? Si oui, j'aimerais leur faire dire qu'il serait dans leur intérêt de déboulonner leur coffre à trésor du pont de l'*Ariane* et de le faire porter à bord du *Bucéphale*.

– Et leur bâtiment?

– Il est à moitié déhalé sur la plage, il coulerait sans doute si nous tentions de le remettre à flot.

Il se tourna vers l'entrée du port et vers les quelques rares navires qui avaient réussi à lever l'ancre. Ils tiraient des bords dans le chenal en espérant prendre un peu de vent par le travers. Dans la précipitation, quelques bâtiments plus lents gênaient ceux qui manœuvraient mieux qu'eux. À en juger par ce qui se passait dans le reste du port, la situation avait plus de chances d'empirer que de s'améliorer.

– Je ne suis même pas certain que nous allons réussir à nous échapper nous-mêmes. Mais c'est leur seule chance. Ou ils partent avec nous, ou bien...

Harry n'eut pas besoin de terminer sa phrase et il n'en eut d'ailleurs pas le loisir. James était déjà hors de portée. Il donna de nouveaux ordres à Pender avant de courir aux haubans du grand mât, repensant à ce qu'il venait de dire à son frère, qui n'était que la pure vérité. Non, il ne savait pas lui-même s'ils avaient une chance de s'échapper. Si les Français étaient venus en force et disposaient d'assez de temps pour barrer

les approches, lui, il perdait le sien. Et pourtant, si les autres essayaient de s'enfuir, il devait bien y avoir une chance. À côté d'eux, le *Bucéphale* était tout de même meilleur marcheur. En outre, c'étaient tous des bâtiments marchands peut-être chargés jusqu'au plat-bord, ce qui les transformait en proies tentantes. Ce simple fait pouvait lui être d'un grand secours, même si tout paraissait jouer contre lui. Harry Ludlow était bien décidé à profiter de la moindre faille qui se présenterait plutôt que d'attendre au port une reddition inévitable.

Il était à mi-hauteur lorsqu'une pensée le traversa : le départ précipité de Pollock avait peut-être quelque chose à voir avec ce qui était en train de se dérouler. Néanmoins, s'il avait appris la nouvelle, l'Américain lui aurait certainement fait passer le mot : il savait tout sur Hugues dont la brutalité était devenue proverbiale dans toutes les Antilles. Et à supposer qu'il n'eût pas entendu de sa bouche le récit du combat de Harry contre les vaisseaux français, il y avait à Sainte-Croix suffisamment de langues bien pendues pour lui donner une idée précise de ce qui s'était produit.

Harry ne se liait pas facilement avec les gens qu'il rencontrait par hasard. Oliver Pollock était l'exception à la règle – homme d'un certain âge que la vie avait rendu cynique, qui ne prenait guère les choses au sérieux, y compris pour ce qui relevait d'un passé encore récent. Un vague sentiment de solitude avait probablement joué son rôle dans l'affaire, James étant alors plus occupé à peindre les mulâtresses de *Madame*\* Léon qu'à lui tenir compagnie. Ils se voyaient régulièrement chez Børsenen, le banquier danois, chez qui ils avaient fait connaissance, car Pollock était apparemment aussi désœuvré que Harry. Ils avaient accoutumé de se retrouver de temps à autre dans une taverne qui dominait le port et leur amitié avait vite grandi, au point qu'ils étaient devenus inséparables.

Tout en grim pant dans les enfléchures, Harry revoyait ce

visage rougeaud, le plus souvent à moitié dissimulé derrière le rebord de sa chope, le regard pétillant sous ses cheveux blancs coupés court. Lorsqu'il avait un peu bu, il entonnait des chansons paillardes ou se mettait à vous déclamer des poèmes patriotiques qui tournaient le plus souvent autour de quelque défaite connue par l'armée anglaise contre les forces de Washington. Les deux hommes avaient assez vécu pour prendre quelque distance avec ce conflit et en avaient conclu avec le recul que toute cette animosité mutuelle, tout ce sang répandu, tous ces ravages avaient finalement abouti à un résultat bénéfique pour les deux parties. Enseigne de vaisseau à l'époque, Harry n'avait pas participé à cette guerre, ce qui ne l'empêchait pas d'en garder fort mauvais souvenir. On lui avait retiré son brevet après la bataille des Saintes parce qu'il avait refusé de présenter ses excuses pour s'être battu en duel contre un officier plus ancien. Que cet homme fût intraitable en matière de discipline ne changeait rien à l'affaire, Harry lui avait logé une balle dans l'épaule. Fils d'amiral ou pas, il convenait de se rendre à quai après pareille entorse. Harry, qui n'aimait guère évoquer cette affaire, s'en était tout de même ouvert à Pollock. Il voulait bien convenir que le point final ainsi mis à sa carrière avait porté un rude coup à son père, mais laissait seulement deviner combien il en avait été lui-même atteint. L'Américain ne pouvait soupçonner à quel degré ces confidences manifestaient la haute estime où le tenait Harry : c'était là un sujet dont il ne parlait jamais, pas même à son frère.

L'idée qu'un homme comme Oliver Pollock, à qui il avait si totalement ouvert son cœur, ait pu l'abandonner en pareille occasion le remplissait d'accablement, ce qui ne contribuait évidemment pas à le ragaillardir. Et, comme pour se venger, sa gueule de bois qui s'était fait provisoirement oublier le reprit de plus belle.

## II

Devant la résidence du gouverneur, la bousculade se poursuivait et engendrait le plus grand désordre. Les canons de salut tiraient sans discontinuer, ce qui ajoutait à l'atmosphère de confusion qui s'était abattue sur la ville. Dès qu'il eut atteint les barres, Harry sentit ses nausées le reprendre. Il dut se retenir précipitamment à un étau pour éviter de tomber et prit plusieurs respirations profondes pour essayer de retrouver un état à peu près normal, ce qui lui permit de se concentrer sur la tâche difficile qui l'attendait. Depuis la position élevée qu'il occupait désormais, il pouvait deviner pourquoi quelques-uns de ces navires avaient appareillé. Les Français, clairement identifiables aux grands pavillons tricolores qu'ils avaient déployés, se trouvaient encore à quelque distance. À une exception près, cette « flotte » était un ramassis de petits bricks et de barques. Mais celui qui faisait exception méritait le respect : un vrai bâtiment de guerre, une frégate qu'il reconnut immédiatement pour la *Marianne*, seule survivante des deux qu'il avait combattues devant la Guadeloupe. Si elle suffisait amplement pour s'emparer de Sainte-Croix, cette légère armada n'était cependant pas assez forte pour soutenir un combat quelque peu sérieux en mer. Cette faiblesse expliquait sans doute pourquoi ils avaient choisi de faire leur approche par l'ouest.

Les vents dominants orientés secteur est leur auraient

permis de débarquer en bénéficiant d'un effet de surprise, mais une telle route les aurait contraints de traverser une zone où patrouillaient régulièrement des bâtiments de la marine royale. La seconde option qui s'offrait à eux, venir en route directe de leur base à la Guadeloupe, était tout aussi périlleuse. Passer à raser Saint-Kitts-et-Nevis, puis les possessions espagnoles de Santa Cruz, aurait fourni à leurs présumées victimes une claire indication de leurs intentions, à défaut de dévoiler leur destination précise. De modestes bâtiments faisaient des trajets incessants entre les îles Vierges, ils pouvaient distancer sans difficulté une flotte contrainte de rester en formation serrée pour assurer son autoprotection. Pourtant, dès qu'ils auraient débarqué, les Français seraient dans une position assez confortable. Il se passerait des mois avant que le gouvernement danois, à court de ressources, apprit seulement qu'ils avaient touché terre. Quant aux Anglais, s'ils considéraient ce genre d'action comme une menace pour leur propre sécurité, il leur faudrait monter une opération de débarquement à leur tour pour déloger des gens qui auraient eu tout le temps d'installer une garnison et de fortifier l'île.

Mais s'il s'agissait bien de Hugues, il avait naturellement accompli une large boucle pour organiser son approche. S'il était détecté *en route*\*, on pourrait croire qu'il orientait ses vaisseaux sur le passage de Mona. Emprunter ce passage qui séparait Hispaniola de San Juan pouvait laisser à penser qu'il se dirigeait vers Saint-Domingue. Une fois en vue des sommets montagneux qui s'élèvent derrière Ponce, il n'avait qu'à virer plein est pour bénéficier d'un effet de surprise. Si ce choix était tactiquement judicieux, il contraignait cependant ses bâtiments à tirer des bords, ce qui est difficile lorsque la progression s'effectue à la vitesse du plus lent. Mais il faisait plein jour, il était en vue de son objectif, la mer était dégagée devant lui et tout ceci lui ôtait cette dernière gêne. Le

capitaine de vaisseau Villemin, commandant la *Marianne*, avait perdu la formation et s'évertuait à revenir, tirant bord après bord, pour se rapprocher et bloquer l'entrée du port.

Pour s'être battu à deux reprises contre cet homme, Harry Ludlow savait un certain nombre de choses sur son compte. Villemin n'était pas du genre à trop se remuer dans une escadre formée en ligne de bataille et se montrait indécis dans les moments critiques. Plus important encore, il savait que son vaisseau n'était pas de taille à se mesurer avec son *Bucéphale* en matière de manœuvre. Ainsi, à condition de réussir à sortir du port et en serrant le vent, Harry avait de bonnes chances de le distancer. Villemin en connaissait tout autant sur son adversaire. La première fois, ils avaient eu une escarmouche au beau milieu de l'Atlantique et Harry l'avait eu par la ruse. Devant la Guadeloupe, ils s'étaient livré un combat digne de ce nom. Villemin avait vu son chef contraint de se rendre à une frégate anglaise, essentiellement grâce à l'action de Harry. Que se passerait-il dans sa tête lorsqu'il verrait la silhouette d'un adversaire qui avait pris le dessus à deux reprises? Cela le pousserait-il à faire preuve de prudence, ou bien, tout au contraire, sa soif de vengeance le conduirait-elle à faire n'importe quoi?

Il lui faudrait attendre pour connaître la réponse. Les canons de salut continuaient d'envoyer leurs ondes de choc par tout le port et il en avait mal à la tête. En entendant soudain un gros fracas, le bruit de planches qui s'écrasaient, il baissa les yeux, juste à temps pour apercevoir les échafaudages s'effondrer dans l'eau. Cela ne fit qu'aggraver la douleur aux tempes et il dut s'appuyer un instant au bois rugueux du mât de hune. Mais très vite, ses pensées terre à terre cédèrent la place à des divagations : sa tête tomba sur sa poitrine et il se réveilla brusquement, ce qui lui permit de s'accrocher plus solidement au mât. Pour la première fois de son existence sans doute, Harry Ludlow se prit à détester l'idée d'être

tout là-haut. Et cela lui ôta toute envie de baisser la tête une seconde fois.

Mais, que cela lui plaise ou non, il savait bien qu'il devait rester là. Il distinguait nettement les progrès des travaux sur le pont et se força à examiner dans l'ordre ce qu'il aurait à entreprendre pendant la prochaine demi-heure. La plupart des objets qui auraient risqué de gêner la manœuvre avaient été débarqués, les embarcations que l'on avait laissées à l'eau pour empêcher la chaleur d'ouvrir leurs coutures pouvaient servir si nécessaire. Il y avait suffisamment de vent, même dans cette partie abritée du port, pour gonfler ses huniers. Une fois sorti dans la baie, il pourrait établir la grand-voile. Cela lui permettrait donc de gagner la passe, mais il ne pourrait s'échapper que dans la mesure où Villemin serait trop loin pour lui envoyer une bordée. Son artillerie était toujours en bas, il n'avait rien pour répondre au Français s'il arrivait en portée.

Quelques-uns de ses hommes étaient déjà dans la mâture et disposaient les vergues à recevoir la toile que l'on montait de la soute à voiles. Les choses ne progressaient pas aussi vite qu'il eût souhaité, l'équipage n'avait plus cet allant que seul donne un séjour prolongé en mer. Ils travaillaient pourtant avec une certaine vigueur et les hurlements d'un commandant qui avait mal au crâne n'y eussent guère fait. Jetant un rapide coup d'œil à l'endroit où le quai rejoignait la plage, il put constater que James arrivait avec ses Français. Il fallait quatre hommes pour porter le lourd coffre cerclé de cuivre qui renfermait leur trésor. Ils représentaient une autre énigme – principalement parce qu'ils allaient être contraints d'abandonner leur navire. Il assura sa prise, prit plusieurs inspirations profondes et se laissa glisser le long d'un pataras jusqu'au pont où il atterrit pesamment. Pender, qui l'avait vu entamer sa descente, était là pour l'accueillir. Son commandant le gratifia d'un faible sourire, donna l'ordre d'établir les

voiles, envoya une vigie dans les barres pour garder un œil sur la *Marianne* et se tourna enfin vers lui.

– Faites monter une paire de pierriers et un peu de mitraille sur la dunette. Quant à vous, prenez un bon détachement, des mousquets, et descendez dans le canot. Vous resterez droit devant le temps que nous traversions le port. Si quelqu'un cherche à nous interdire le passage, vous lâcherez une bonne volée sur qui viendra sur nous. Visez au-dessus des têtes. Et je compléterai avec une bonne dose de mitraille.

Pender, qui s'était, semblait-il, remis de ses excès de boisson, fit la grimace à l'évocation des mousquets. Ses dents toutes blanches contrastaient fortement avec sa figure sombre hâlée par le vent et que le soleil des Antilles avait foncée un peu plus. Ses grands yeux noisette, encore cerclés de rouge, se fixèrent sur le visage toujours aussi grisâtre de Harry.

– J'ai dit au coq d'allumer les feux, commandant. De toute façon, y sert à rien sur le pont et si vous voulez mon avis, z'êtes pas le seul à qui quelque chose de chaud ferait du bien.

– La *Marianne* est juste dehors, Pender. Si nous ne nous tirons pas d'ici, Villemin sera devant la passe et nous aurons une autre sorte de plat chaud à nous mettre dans le ventre.

Pender souriait toujours.

– Après c'qu'on lui a fait le dernier coup, votre honneur, j'suis sûr qu'il prendra la poudre d'escampette en nous voyant.

– Pas s'il se rend compte que nos canons sont à fond de cale.

Même cela ne suffisait pas à ébranler la confiance qu'il plaçait en son commandant. James, qui venait de monter précipitamment à bord alors que Pender allait rassembler l'armement du canot, adopta le même ton. Celui qu'il prenait lorsque, dans les pires moments, il se disait que son frère aîné avait une solution. Ce sentiment reposait essentiellement sur le fait que Harry avait le tempérament sanguin,



sans compter une aptitude considérable à faire passer pour un plan longuement mûri ce qui n'était que l'inspiration du moment. En temps normal, il serait sans doute resté fidèle à son image, mais, fatigué et assommé comme il l'était par cette nuit de débauche, il ne se sentait pas exactement dans son état habituel. Il ne pouvait même pas commencer par le bon côté des choses et sa voix avait perdu son assurance coutumière.

– As-tu brossé le tableau à nos Français, James ?

– Dans la mesure du possible, Harry. Pourtant, même lorsqu'ils ont su que Hugues se trouvait au large, ils ont continué à se préoccuper de la perte de leur bâtiment.

– Chaque chose dans l'ordre, frerot. Ils doivent comprendre que s'il leur met la main dessus, il leur coupera la tête. Je te serais obligé de leur demander de descendre préparer l'artillerie. Je ne peux pas m'occuper d'eux en haut pendant que nous mettons sous voiles, mais je veux pouvoir m'en servir le plus vite possible. Si les pièces sont déjà en position dans leurs élingues, ce sera toujours du temps de gagné.

– Bon sang, comment dit-on élingues [*slings*] en français ?

– Je n'en sais foutre rien, répondit Harry d'une voix lasse, mais ils ont tous servi sur des bâtiments, ils feront le nécessaire si on leur montre. Prends Dreaver avec toi si tu veux.

En haut, l'ordre s'exondait du chaos, les huniers étaient en place et parés à être déferlés. Un appel à la vigie et Harry sut que la *Marianne* n'avait plus que deux bords à tirer avant de tenir la passe sous ses canons. La toile qu'il avait réussi à mettre à poste n'était pas grand-chose, mais c'était assez pour permettre au *Bucéphale* de gouverner. Pender, efficace comme toujours, était dans le canot avec ses hommes en armes. Sur son ordre, ceux qui se trouvaient sur le pont se ruèrent aux bras. Il allait se retourner pour dire à l'équipe de quai de décapeler les amarres quand un appel l'interrompt.

Émergeant de la foule qui se bousculait autour du dernier magasin, il aperçut Matthew Caufield qui traînait son père en le portant à moitié. Il envoya deux marins à la rescousse et, au bout d'un temps interminable, on finit par les hisser à bord. Nathan Caufield s'effondra en un hoquet près du pavois. Matthew, qui tentait désespérément de récupérer son souffle, n'eut guère le loisir de s'excuser. Le regard que lui lança Harry Ludlow lui fit retrouver toute son énergie et il alla aider à rentrer la planche de coupée.

Les aussières étaient larguées, les hommes usèrent des barres de cabestan et de piques pour les pousser du quai. Pender avait passé une remorque par un écubier, Harry l'entendait qui criait ses ordres pour faire pivoter l'étrave, afin de mettre du vent dans les voiles. Leurs efforts se révélèrent tout à fait efficaces et, alors que ses bossoirs n'étaient pas même à dix pieds du quai, le *Bucéphale* commença de reprendre vie. Harry prit la barre pour le diriger au milieu de toute cette masse de navires mouillés dans la rade et entourés d'embarcations. Ceux des patrons qui ne pouvaient appareiller s'activaient furieusement à débarquer leurs marchandises de quelque valeur. Et c'est alors que, découvrant soudain toute la passe, il sentit son sang se figer. L'étroite entrée était barrée dans toute sa largeur par un fouillis de navires marchands. Des hommes se tapaient dessus à coups de perche ou de pique, essayant de se dégager pour gagner le large. Quelques bâtiments étaient allés s'échouer sur la côte sableuse de la partie ouest et mettaient leur drome à l'eau pour tenter de se déhaler. Et pendant tout ce temps-là, sur la pelouse du gouverneur, les canons continuaient de tirer.

– Matthew, amène ton père en bas. Il doit y avoir une carte du port sur ma table. Va me la chercher puis occupe-toi des pierriers. Je veux que tu me les charges à mitraille.

Harry fouillait ses méninges, s'attachant à se remémorer s'il avait bien laissé la carte là où il l'avait dit. Plus grave encore,

il s'efforçait de retrouver les sondes qui y étaient portées. Aux Antilles, la plupart des îles sont des volcans éteints et les incursions de la mer dans les cratères y forment des ports naturels. Cela signifie que l'on peut avoir du fond à toucher la côte, là où le rivage est en forme de marche, même s'il s'agit d'une plage de sable blanc. Le courant de la marée montante, aidé du vent, poussait tout ce fatras de navires du côté ouest de l'entrée, ce qui dégagait un étroit passage à l'est. Apparemment, c'était là sa seule issue, mais tout dépendait de la hauteur d'eau qu'il trouverait sous sa quille.

– Je n'ai pas mis la main sur la moindre carte, commandant, annonça Matthew qui avait regagné le pont. La table à cartes est couverte de plans de charpentiers.

– Sacrebleu !

Harry laissa tomber sa tête, les nausées le reprenaient. Mais la voix de Matthew qui lui demandait s'il avait besoin d'aide le ramena à la vie et il héla un homme pour lui dire de venir le seconder à la barre. Le père de ce Matthew, qui avait passé sa vie à faire du commerce aux Antilles, était probablement sorti de Sainte-Croix des dizaines de fois. Il devait connaître l'endroit par cœur. Il commença par ordonner d'envoyer davantage de toile, puis revint à son idée dès que foc et grand-voile furent établis. Pendant ce temps, Matthew avait chargé l'un des pierriers qui attendait dans sa fourche sur la lisse.

– À ton avis, ton père est-il en état de me dire quelque chose de sensé sur les sondes, près de la côte est ?

– Je dirais plutôt que non, répondit Matthew, l'air navré. Qu'est-ce qu'il a bien pu fabriquer cette nuit ? J'l'avais encore jamais vu dans cet état.

Harry sentit son estomac se retourner à cette seule idée. La bile lui remontait dans le gosier et il se précipita en abord, éjectant une grande gerbe de vomissures dans les eaux grasses du port. Les humeurs acides qui lui emplissaient les tripes

lui brûlaient la gorge, mais il finit par lâcher au jeune Américain :

– Peu importe, je ne me porte guère mieux que lui. Sois gentil, remplace-moi à la barre. Garde ce cap et laisse le bout hors pointé sur le passage que tu vois côté est.

Matthew leva les sourcils en découvrant la passe complètement bouchée.

– Avez-vous l'intention de passer par là ?

Harry lui cria littéralement à la figure :

– Sauf si tu peux nous trouver des ailes, Matthew, je te saurais gré de te contenter de faire ce que je dis !

Il se dirigea vers l'avant et vit que la remorque passée au canot avait été larguée. Il appela Pender au porte-voix et lui demanda de venir le long du bord. Lorsque ce fut fait, il lui jeta une ligne de sonde et lui désigna un point droit devant.

– Nous allons faire route sur cette trouée et je ne sais pas si nous avons assez d'eau sous la quille. Restez devant et prenez cette ligne. Vos hommes n'auront qu'à jouer du mousquet avec ce tas d'imbéciles qui se sont mis dans cette panade. Arrangez-vous pour qu'ils s'écartent. Et souvenez-vous bien de ceci, Pender. Si c'est bien Hugues, s'il les prend, ils risquent de perdre leurs marchandises. S'il nous prend, nous, nous terminerons sous le couperet de sa guillotine. S'ils montrent la moindre velléité de nous interdire le passage, tirez pour tuer.

La voix à peine audible de la vigie vint alors à point nommé compléter cette dernière remarque.

– La *Marianne* vire de bord, commandant. Ses canons menaceront la passe dans moins de vingt minutes.

Harry n'était pas encore redevenu lui-même, mais de s'être soulagé l'estomac avait légèrement amélioré son état. Il avait une masse de choses à faire et peu de temps devant lui. Il fallait mettre en place des défenses afin de limiter les dégâts s'ils percutaient un autre navire. Il devait poster à l'avant

quelques hommes munis de barres de cabestan, parés à pousser. Et d'autres encore en plus grand nombre pour effrayer ces navires marchands à coups de mousquet s'ils venaient trop près. Une fois qu'ils auraient franchi la passe, ils devraient hisser d'autres voiles dans les hauts afin de tirer le maximum de son bâtiment. Et toutes ces voiles étaient encore serrées dans la voilerie. C'était le moment ou jamais de penser vite et bien et, au lieu de cela, il avait l'impression de se hisser péniblement d'un puits sombre et profond. Il secoua violemment la tête, sans autre résultat que de réveiller la douleur. Il se plongea dans un tonneau plein d'eau posé près de l'habitable et, alors qu'il se relevait, les yeux encore fermés, il entendit quelqu'un qui lui parlait doucement :

– Après vous, cher ami.

Harry espérait qu'il n'avait pas l'air aussi délabré que Nathan Caufield. Les lèvres de l'Américain faisaient comme des taches de sang dans un visage d'un blanc crayeux. Sous les cils diaphanes, les yeux étaient comme délavés, incapables de se fixer sur quoi que ce fût.

– Je ne vous demande pas comment vous vous sentez.

– Je crois que je préférerais être mort.

– C'est ce que vous risquez de savoir bientôt, fit Harry en se relevant pour lui montrer la passe.

Les mâts de la *Marianne* étaient désormais bien visibles, la flamme tricolore flottait à l'artimon. Caufield cligna une ou deux fois des yeux, essayant de remettre de l'ordre dans son cerveau embrumé et de qualifier par un nom ce qu'il voyait.

– Je n'ai pas le temps d'attendre que vous retrouviez tous les détails. Ce que j'ai besoin de connaître, ce sont les valeurs des sondes dans la partie est du port.

– Y a d'l'eau jusqu'à vingt pieds du rivage, répondit-il sans hésiter. Ça m'est déjà arrivé de m'payer un caillou en partant à la dérive, mais j'ai jamais eu d'mal.

– Vous vous sentez d’attaque pour prendre la barre ?

– Est-ce que j’ai le choix ? fit-il en désignant du menton le pavillon de combat du français.

– Bon, allez-y. Votre fils et vous, comme vous êtes américains, vous n’avez rien à craindre des Français. Vous pourrez sauter dans un canot et regagner la terre.

Caufield ne répondit pas. Sans se retourner ou presque, il alla rejoindre son fils. Déchargé de la barre, Harry ordonna d’envoyer encore de la toile puis se dirigea vers l’avant pour s’occuper des hommes postés dans les bossoirs. Willerby, le coq, s’approcha de lui en faisant taper son pilon sur le pont, un quart fumant à la main.

– Ça vous brûle un peu le gosier, votre honneur, mais j’ai pas le temps d’attendre que mes casseroles soient chaudes. J’ai fait sur un réchaud à alcool.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? lui demanda Harry en prenant le quart.

Le fumet que répandait le breuvage lui soulevait le cœur.

– Il faut savoir deux choses pour ce qui concerne cette mixture, commandant, répondit le coq en le regardant droit dans les yeux. La première, c’est que connaître sa composition ne vous fera guère de bien. La seconde, que vous la jeter derrière la cravate d’un seul coup vous en fera.

Harry essaya bien de lui rendre son godet et fit semblant de s’intéresser à ce que fabriquaient les hommes là-haut. Mais Willerby n’était pas du genre à se laisser impressionner par l’autorité ni par les atermoiements. Il insista et le força à le prendre.

– J’ons embarqué avant qu’on vous aye sevré, votre honneur. Et cette recette m’a été confiée par le plus fier buveur que j’aye jamais connu. Lui au moins, quand il avait plus sa tête, il était assez intelligent pour pas essayer de chipoter avec un cuistot.

Harry s’employa à arborer son air le plus sévère, mais il n’y

avait rien à faire. Willerby poussa le quart contre son ventre, plus moyen de discuter. Il était dans sa phase «paternelle», comme le savaient tous les hommes d'équipage. Harry s'exécuta donc. Peu importe ce que le vieux avait mis dans sa marmite, c'était immonde et il eut un renvoi après en avoir avalé la moitié, manquant de tout recracher sur le pont. Il réussit pourtant à ingurgiter la totalité de la mixture, le visage cramoisi jusqu'aux oreilles.

– Bon Dieu, Willerby, mais qu'est-ce que vous avez mis là-dedans? Les sorcières de Macbeth n'arriveraient pas à concocter un mélange aussi répugnant.

Willerby reprit le quart vide et s'apprêta à repartir en claudiquant.

– Comme j'ai dit, votre honneur, vaut mieux qu'vous sachiez point. Je vous accorde pourtant qu'y a une bonne dose de rhum. Rien de tel qu'un remède de cheval pour vous soigner un mal de crâne.

### III

Dans la passe, la situation se détériorait au fur et à mesure que le *Bucéphale* progressait. Tous les efforts produits pour essayer de démêler les navires augmentaient le chaos au lieu de le réduire. Les bâtiments marchands manquaient d'hommes pour couper les fatras de cordages et lutter dans le même temps contre leurs congénères et le flot de la marée, sans parler de faire porter de la toile. Au-delà de cette masse de coques, de mâts, de manœuvres, Harry se rendit compte que l'un des patrons qui avaient réussi à se dégager et à sortir en tête mettait cap au sud. Il héla la vigie pour lui demander s'il était poursuivi et s'attira un *non* sonore. Cette maigre satisfaction ne dura guère : la vigie ajouta que deux petits bricks sous pavillon français arrivaient par l'est. En dépit de tout ce qu'il avait à faire sur le pont, il fallait qu'il aille voir. Il était à mi-chemin dans les enfléchures lorsqu'il prit conscience que son estomac s'était calmé et que sa tête allait mieux. Peu importait ce que Willerby avait mis dans son breuvage, la magie jouait. Jetant un regard par-dessus l'épaule, il aperçut le coq qui se hâtait autant qu'il pouvait sur sa jambe de bois pour aller servir le même traitement au capitaine Caufield. Il fut accueilli avec aussi peu d'enthousiasme et Harry, éclatant d'un gros rire, reprit sa grimpe avec un nouvel allant. Sa réaction reconforta l'équipage sans seulement qu'il s'en aperçût : si leur commandant se mettait à rire, alors qu'il se



montrait bien sombre depuis qu'il était revenu à bord, les choses n'étaient pas si graves qu'ils l'imaginaient.

Une fois bien installé là-haut, il comprit vite que c'était précisément le contraire. Selon toute apparence, les deux bricks arrivés par l'est avaient manqué le rendez-vous fixé. À n'en pas douter, ils auraient dû rallier l'entrée du port, parés à renforcer le blocus aux premières lueurs pour s'assurer que personne ne s'échappait. Qu'ils eussent échoué n'était pas d'un grand réconfort dans la mesure où leur présence compliquait la tâche de Harry et diminuait ses chances de s'enfuir sans se faire prendre. Ils étaient exactement là où il avait eu l'intention de passer. Avec toute son artillerie à poste, il aurait pu tenter de les bousculer. D'ailleurs, la seule apparition de ses pièces aurait sans doute suffi à les écarter. Mais, sans rien d'autre qu'une paire de canons de salut, cela n'avait plus de sens. Peu importait : pour urgent que fût ce nouveau problème, il attendrait. En baissant les yeux vers les eaux d'un bleu profond, il vit à leur changement de couleur que le fond remontait rapidement. Sur l'avant, Pender continuait de lancer sa ligne et de sonder le fond. Il avait mis quatre hommes aux avirons, les autres attendaient entre les bancs, mousquets parés.

Il leur ordonna soudain d'ouvrir le feu. De là où ils étaient, au ras de l'eau, ils ne pouvaient pas voir, mais comme Harry l'avait craint, le navire marchand le plus proche avait fini par remettre de l'ordre dans son gréement et par se dégager des autres. Il avait encore le temps d'embouquer la trouée qui se rétrécissait toujours, mais s'il brassait ses vergues à prendre le vent, il le déventerait. Les mousquets du canot envoyèrent une salve, puis ce fut le tour de ceux du gaillard dont le tir, parti de plus haut, eut plus d'effet. Cela dit, c'est le pierrier qui décida enfin les marins du commerce à se pousser de là. Chargée à balles, une arme de ce genre n'était pas d'une terrible efficacité, mais le sifflement des projectiles au-dessus de leurs

têtes avait dû leur paraître un danger mortel. Le capitaine, occupé à mener les opérations, se retourna pour leur tendre le poing avant de se précipiter sur le pont en essayant de se cacher derrière la roue. Ses hommes, jetant leurs perches, se ruèrent vers la descente la plus proche. Désormais libre de ses mouvements, le navire commença à dériver et toucha son voisin de derrière. Le *Bucéphale* qui prenait doucement de l'erre faisait cap vers la petite ouverture ainsi dégagée. Pender comprit que, compte tenu du temps qui leur restait, sonder devenait inutile. Et à vrai dire, il était en danger de chavirer et de passer sous la coque. Il jeta sa ligne, donna l'ordre à ses hommes de renoncer à leurs mousquets pour prêter main-forte aux avirons. Dans ces eaux calmes, abritées par le rivage tout proche, le canot bondit et fut bientôt hors de danger.

Sous la quille du *Bucéphale*, l'eau avait perdu ses couleurs bleues. Les teintes claires du fond sableux tournaient au blanc laiteux, de longs brins d'herbe se courbaient et se tordaient au fil du courant, laissant apparaître çà et là la forme noire d'une tête de roche qui affleurait. Le reste des cailloux, même plus gros, demeurait dissimulé sous d'épaisses couches de végétation. En dépit des déclarations rassurantes de Caufield sur les sondes, ils allaient devoir compter sur la chance. Un navire qui aurait doucement dérivé de ce côté du port n'aurait pas subi de dommage important, mais la chose était différente lorsqu'on avait pris de l'erre. Le *Bucéphale* dépassait à peine ses trois malheureux petits nœuds, il ne s'arracherait pas moins la quille s'il raclait le fond.

Le boute-hors se frayait un passage au-dessus d'une touffe de verdure particulièrement dense. Harry comptait les secondes, attendant l'instant où la partie la plus profonde de la quille toucherait. Il comprit soudain qu'il s'était arrêté de respirer. Le temps s'était figé, les bruits étaient étouffés. Son cœur cessa presque de battre lorsqu'il vit le mât de hune

tanguer ; puis il s'aperçut que ce qui freinait son bâtiment se résumait à une grosse touffe d'herbe : l'effet s'en ressentait peu sur le pont mais parvenait amplifié dans les hauts. Levant les yeux, il repéra un nouveau banc droit devant et d'instinct, sans trop savoir pourquoi, il cria à Caufield de changer sensiblement le cap pour l'éviter. Cette manœuvre les rapprocha des autres navires et obligea l'équipage à brasser les vergues serré, presque dans l'axe. La poussée du vent éperonna le *Bucéphale* qui tressaillit tandis que le pavois venait froter contre le bordé de l'un des vaisseaux marchands.

C'est alors que les défenses apportèrent la preuve de leur utilité, même après avoir été arrachées par la friction sur le bois. Ses hommes se démenaient à grands coups de perche pour les dégager. Sur le pont du navire de commerce, les marins leur criaient des injures et vociféraient dans une langue qui lui était inconnue. Mais il ne leur aurait pas davantage prêté l'oreille s'ils l'avaient insulté en anglais. Il consacrait toute son attention à ceux qui maniaient les barres de cabestan, donnait ses ordres à ceux qui se démenaient aux perches, de manière à dégager un étroit passage d'eau claire qui lui permettrait de border sa toile et de prendre le vent. Tout cela, ajouté aux efforts de ceux qui s'activaient à pousser le long du navire marchand, finit par leur faire dépasser le gaillard surélevé. Et la vue du large qui s'ouvrait enfin devant eux les fit redoubler d'endurance. Le *Bucéphale* s'éleva un peu, plongea en rencontrant la première gentille petite vague et Harry sut qu'ils avaient franchi le premier obstacle. Le fond sableux s'évanouit et le boute-hors commença à danser au-dessus de l'eau bleu sombre. Moins d'une minute plus tard, ils étaient au clair, et Harry put se concentrer sur ce qui les attendait.

Et il n'avait guère le temps de réfléchir. Avec ce qu'il portait de toile, il ne réussirait jamais à rester hors de portée des pièces de Villemin. Il consacra donc quelques secondes

à évaluer les qualités manœuvrières des deux bricks. Un gros bruit sourd l'obligea à regarder ce qui se passait en bas, mais ce n'était que Pender. Il avait amené son canot à couple. Après avoir croché dans les porte-haubans, il avait laissé la mer pousser l'embarcation contre la muraille. On lui avait envoyé quelques bouts, une bosse pour le canot et les autres pour hisser l'armement à bord. Une fois les hommes récupérés à l'abri, on laissa filer le canot qui alla rejoindre les autres sur l'arrière. Pendant ce temps-là, Harry s'était laissé dévaler jusqu'en bas et atterrit, plus convenablement cette fois-ci, sur un gros tas de toile qu'on avait remonté de la soute. Quelques-unes des voiles étaient déjà fixées sur les drisses qui permettraient de les hisser dans les hauts. La tête de son frère apparut en haut d'une descente. James lui cria que toutes les pièces étaient élinguées, parées à monter sur le pont dès qu'il le désirerait. Harry lui répondit d'un geste en essayant de prendre l'air satisfait, mais c'était pure façade. Il avait encore besoin de tous les bras pour mettre ces voiles en place et il n'avait personne pour s'occuper des canons.

Caufield lui rendit la barre dès qu'il le vit arriver. Pender, de retour à bord, se plaça derrière lui. Sentir ainsi entre ses mains le bâtiment qui répondait au moindre de ses mouvements était une sensation qu'il n'avait plus éprouvée depuis des semaines et cela le rassura un peu. Mais cet instant s'évanouit aussitôt et des difficultés sans nombre vinrent assaillir sa tête. Il lui fallait serrer le vent, or voilà qui demeurerait un vœu pieux tant qu'il n'aurait pas établi les voiles susceptibles de l'éloigner du danger. S'il laissait venir, la manœuvre serait plus facile, mais cette route le menait droit sous les canons de la *Marianne*. Son équipage, ramolli par des semaines passées à terre, n'avait plus l'aisance que procure un long séjour en mer : cela signifiait qu'il risquait de perdre de précieuses secondes. Sur ce pont qu'ils connaissaient mal, pas moyen d'utiliser les Français, surtout pour donner la main à des

hommes qu'ils ne comprendraient pas et avec qui ils ne se mélangeraient guère. Ils constituaient plus une gêne qu'autre chose. Ils ne pouvaient se révéler utiles que dans le cas où ils en viendraient au corps à corps. Il se tourna soudain pour s'adresser à Pender et la vue de son domestique lui arracha un sourire, vite payé de retour. S'il gardait encore quelque jugement, cela tenait à son naturel optimiste autant qu'à la potion de Willerby. Mais il se devait également d'afficher une certaine décontraction pour rassurer ses hommes et les convaincre que tout allait bien. Il savait pertinemment que leur situation était désespérée ; il savait aussi que si un bâtiment et un équipage étaient capables de les en sortir, c'étaient bien ceux-là.

– Pender, allez voir les hommes. Dites-leur que si un seul d'entre eux manque à faire ce qu'il doit, nous nous ferons tous prendre. Et dites à mon frère de mettre les Français au cabestan. À hisser les vergues de perroquet – les propos de Willerby sur les effets bénéfiques de son remède de cheval lui revinrent et il ajouta : Et si vous pensez qu'une goutte de rhum peut aider tout ce beau monde, distribuez donc une tournée.

Pender ne se le fit pas dire deux fois. Montrant un rare sens des vraies priorités, il descendit aussitôt chercher un tonnelet de rhum. Il était bien certain que les hommes n'avaient besoin d'aucun encouragement et qu'un petit coup serait nettement plus utile, ce qui valait tout autant pour celui qui le leur verserait. Ce n'était pas que Harry eût l'intention de leur accorder tout le temps de le siroter. Même lorsqu'ils étaient pompettes, ces gens-là savaient de quoi il retournait et pouvaient se consacrer à fond à ce qu'ils avaient à faire. Pas un ne leva seulement les yeux afin d'observer la frégate qui se trouvait droit devant et qui virait pour leur présenter son flanc agrémenté de canons. Harry essayait d'imaginer ce qui se passait dans la tête de Villemin. À n'en pas douter,

voyant dans quel piège l'ennemi était en train de tomber, il devait être assez satisfait de pouvoir lui faire enfin payer le prix de ses précédents échecs. Et en prime, le spectacle aurait lieu sous les yeux de ses compatriotes.

L'escadre de Hugues, du moins, ne présentait plus de menace. La formation s'était dispersée, mais pas un des bâtiments n'était assez proche pour participer à l'engagement imminent. Tous ses hommes étaient occupés et Harry profita de ces quelques moments de calme pour réfléchir au moyen de confondre le Français. Impossible de manœuvrer ni de répliquer à une canonnade. Villemin avait certainement l'œil rivé à sa lunette et finirait bien par deviner, au moins en partie, dans quelle situation fâcheuse se trouvait Harry : il lui fallait monter des voiles dans la mâture, et le plus vite possible. Il allait essayer de lui lâcher quelques bordées, aucune ambiguïté là-dessus : il avait déjà commencé à virer de manière à pointer toutes ses pièces sur le *Bucéphale*. Mais ce n'était là que la moitié de cette équation infernale. Car à supposer que Harry parvînt à se dégager de ce piège, il y avait encore les deux bricks qui allaient se mettre en travers de sa route avec pour seul rôle celui de le ralentir. Même s'ils ne réussissaient qu'à moitié, la *Marianne* aurait tout son temps pour rappliquer dans son sillage et fermer la nasse. Et lorsque Villemin serait bord à bord, rien ne l'empêcherait de s'emparer du bâtiment et de son équipage.

Laissant son regard errer sur le pont, il surprit Caufield et son fils Matthew qui, postés près du pavois, observaient la frégate qui se rapprochait rapidement. Il nota également les affûts fixes qui, en temps normal, servaient de supports aux caronades. Fixés au pont par d'imposants boulons, ils étaient munis de solides patins en lieu et place des palans habituels qui permettent aux canons de reculer. Les caronades sont de grosses pièces à volées courtes qui tirent de gros boulets et qu'on a surnommées les « écrabouilleuses » en considération

des dégâts qu'elles causent à une coque. Elles sont cependant inutilisables au-delà d'une certaine portée. Les positions relatives des Français lui interdisaient d'employer sa tactique de prédilection pour tromper l'ennemi, laquelle consistait à arriver où on ne l'attendait pas et à se jeter droit dans la ligne de tir de l'ennemi. Il se disait qu'il devait faire quelque chose de ses canons, même si les voir à poste ne contribuerait guère qu'à donner à ses hommes du cœur à l'ouvrage. Un coup d'œil en haut lui apprit que, bien qu'ils aient nettement augmenté de vitesse, il ne pourrait éviter d'encaisser une ou deux bordées. Mais, en supposant que rien de vital ne fût touché et en tirant profit de sa manœuvrabilité supérieure, il pouvait espérer mettre un peu de distance entre eux et lui.

Cette tactique le conduirait à se retrouver très vite au contact des deux bricks, second problème très différent du premier. Ils ne pouvaient savoir qu'il était sans armes et ce simple fait, s'il déployait assez d'agressivité, suffirait à leur inspirer la prudence, surtout s'ils avaient pu échanger quelques renseignements avec ceux de la *Marianne*. Ils avaient bien dû causer de leur dernier engagement avec Villemin ou avec ses officiers, et cela leur avait sans doute permis de se forger une idée relativement précise de la qualité et de la puissance de son artillerie. La *Marianne* avait pu goûter aux effets de ses caronades lorsque Harry avait arraché de grands morceaux de pavois à Villemin, au beau milieu de l'Atlantique. S'il visait en pleine coque des bâtiments plus modestes, les dégâts seraient bien plus sévères. Mais le temps jouait contre lui, il ne pouvait pas espérer gréer mieux qu'un bord. Et même cela risquait de se révéler impossible ; ce n'était certainement pas le genre de tâche qu'il pourrait confier à son frère.

Pender, qui était remonté sur le pont, distribuait ses quarts. Harry l'appela ainsi que les deux Caufield et leur ordonna de venir le rejoindre à la barre. Quand ils furent là, il leur expliqua ce qu'il attendait d'eux.

– Vous croyez vraiment que ça va servir à quelque chose ? lui demanda Caufield, l'air sombre.

– Tout ce que je sais, c'est que cela ne fera pas de mal, répondit sèchement Harry. Si ça permet seulement que l'un des deux se ronge un peu les sangs...

Mais les coups de canon de la *Marianne* rendirent la fin inaudible. De grandes gerbes s'élevèrent, très loin sur l'avant, à tribord, ce qui semblait indiquer que l'ennemi avait tiré trop long.

– Un coup pour rien, décréta Matthew, illustrant son propos d'un geste peu courtois en direction du français.

– Ne le sous-estime pas. Il l'a fait exprès, c'est juste un avertissement pour nous inviter à nous rendre.

– À mon avis, il aimerait mieux s'emparer de nous en bon état – s'il y arrive, ajouta le père de Matthew.

Et le vieux jeta à Harry un regard qui se passait de commentaire, qui voulait dire que si personne sur le pont n'avait assez de jugeote pour voir combien leur situation était fâcheuse, lui du moins n'était pas dupe. Mais, quoi qu'il pût penser, il décida de le garder pour lui. Les gabiers crièrent que les voiles étaient parées. La toile commença à se gonfler, misaine d'abord puis grand mât. En levant les yeux, Harry aperçut le guidon qui l'identifiait comme corsaire anglais.

– Pender ! cria-t-il. Allez me tirer un peu sur la drisse au grand mât et faites comme si vous essayiez de rentrer la marque, mais sans y parvenir.

– J'y vais, commandant.

Le stratagème venait un peu tard pour parer la seconde bordée de Villemin, dont les canons étaient largement en portée. Mais à voir comment il pointait ses pièces, il était évident que le Français voulait le prendre intact. On distinguait très nettement les boulets qui dessinaient de grands cercles dans le ciel bleu, les canons étaient à la hausse maximale. Un déluge d'eau aspergea le pont, mais pas un seul projec-



tile ne toucha la coque. Le capitaine Caufield lui jeta un regard amer. Comme Harry ordonnait d'abattre et envoyait du monde aux bras, il agrippa son fils par la manche et tous deux allèrent faire ce qu'on leur avait dit. Pender tira un peu plus fort sur sa drisse au commandement, la vue du guidon qui tendait à descendre ferait hésiter l'ennemi. Tout comme les hommes qui couraient rejoindre leurs postes sur le pont, d'ailleurs. Mais, lorsque Villemin comprendrait la vérité, il n'y aurait plus moyen d'éviter une bonne et vraie bordée. Il risquait pourtant de ne pas avoir de seconde chance car, le temps de recharger, le *Bucéphale* serait hors de portée. Harry lança quelques ordres supplémentaires et, dès que les hommes eurent commencé de souquer, il se rua de tout son poids sur la roue pour venir dans le vent.

C'est alors que Villemin montra une fois encore quel piètre marin il faisait. Tout homme doté d'un peu de cervelle, mis en présence d'un adversaire en si fâcheuse position, aurait pris son temps et envoyé une salve bien ciblée en s'assurant que tous les coups faisaient mouche aux bons endroits, savoir dans le gréement. Mais pas Villemin. Surpris ou irrité par la manœuvre de Harry, il fit feu sans attendre. La bordée ne donna pas grand-chose car les canonniers, qui n'avaient pas retrouvé leur vivacité, devaient changer le pointage. Pis encore pour certains, ils tirèrent dans un creux. Si bien que seuls quelques boulets firent but. Le *Bucéphale* trembla pourtant violemment lorsque les projectiles, plongeant au-dessus de l'eau, frappèrent les œuvres vives. Mais il virait et présenta son flanc alors que la *Marianne* était en train de recharger : pendant ce temps et celui de remettre en batterie, Harry avait repris de l'erre et s'éloignait de l'ennemi pratiquement piqué sur place. Présenter ainsi sa poupe à l'adversaire était un risque calculé et lui valut une seconde bordée, rageuse mais mal pointée, dont pas un seul boulet n'atteignit son but.

## IV

James monta sur le pont dans l'intention de rejoindre la roue, mais dut se faufiler entre plusieurs groupes de marins qui galopaient. Les hommes souquaient comme des sauvages sur les lourdes écouteles de chanvre et il dut s'effacer prestement pour éviter de se faire renverser. Il courut rejoindre son frère, si précipitamment qu'il en devint tout rouge, mais d'effort autant que d'une certaine gêne. Le grondement des canons français qui avaient repris le tir de manière un peu plus organisée lui accorda un répit pour reprendre son souffle. Il ouvrait la bouche pour parler lorsque les boulets s'écrasèrent fort régulièrement dans leur sillage. Plusieurs hautes gerbes s'élevèrent dans les airs. En dépit du vent qui en emporta la plus grande partie, tous ceux qui se trouvaient derrière le grand mât se firent copieusement arroser. Harry espérait qu'il n'y aurait pas d'autre bordée pendant un bon bout de temps. La distance augmentait rapidement et le français serait contraint de laisser tomber ses canons pour mettre du monde aux bras s'il voulait engager la poursuite. D'un geste élégant, James épousseta sa vareuse, comme s'il s'agissait de chasser quelques grains de poussière, alors qu'il avait reçu dix gallons d'eau salée.

– J'ai laissé les *Caufield père et fils*★ choisir les pièces dont tu leur as parlé. J'ai cru utile de venir te prévenir parce que, pendant que ces deux-là s'activent, nos Français commencent visiblement à s'énerver.

– James, tu peux aller leur dire que nous ne risquons rien  
– pour l’instant.

– Je crois qu’ils se sentiraient plus à l’aise sur le pont, ils verraient par eux-mêmes ce qui se passe.

Harry leva la main, comme pour se défendre :

– Je t’en prie, arrange-toi pour qu’ils restent en bas. Nos hommes ont l’habitude de travailler ensemble, ceux-là ne serviraient qu’à embrouiller les choses. Tu auras certainement déjà observé ce que l’être le mieux intentionné peut semer comme dégâts.

Mais James ne voulait pas entendre :

– Dans ce cas, tu ferais mieux de m’éclairer sur la situation, et je pourrais leur transmettre le message.

Harry lui raconta les derniers événements tandis qu’ils jetaient tous deux des regards inquiets à la frégate qui suivait maintenant dans les eaux. Harry se tourna vite vers les deux bricks, comme s’il suffisait d’un geste de la main pour les chasser. Libérés des tâches les plus urgentes et voyant que les deux frères causaient, quelques marins curieux s’étaient approchés d’eux. Harry s’était peu étendu sur le réel péril dans lequel ils se trouvaient, mais la présence de ses hommes le rendit encore plus bref. Cela dit, il eût été difficile de leurrer les plus malins.

Les bricks faisaient exactement ce que Villemin attendait d’eux : ils demeuraient à bonne distance pour prendre l’avantage du vent. Il pouvait bien tenter tout ce qu’il voudrait, ils n’en démordraient pas. Un combat rapproché coïncerait Harry contre la terre, là où il n’aurait plus d’eau pour manoeuvrer. Ils avaient une seconde possibilité qui consistait à rester devant afin de lui barrer la route pour l’obliger à perdre de la vitesse s’il tentait de se glisser entre eux. Chaque fois qu’il s’épuiserait à changer d’amure, chaque fois qu’il passerait le lit du vent, il ralentirait un peu.

– Je ne vais pas te raconter que les choses sont toutes roses, frérot, loin de là. Nous sommes en grand danger. Mais tout

dépend de ces deux-là : il faut qu'ils se coordonnent parfaitement.

– Au ton de ta voix, je devine que c'est ce qu'ils doivent faire ?

– Certainement, répondit Harry en essayant de se montrer rassurant. Le *Bucéphale* leur est supérieur, si bien que je pourrais infliger des avaries sérieuses à l'un, peut-être aux deux, aussi longtemps que la *Marianne* est trop loin pour intervenir.

– Et tu y crois ?

Harry lui fit un sourire, un peu amer malgré tout. Voilà qui ressemblait tant à James : il l'interrogeait à voix suffisamment haute pour être entendu des marins qui se trouvaient près d'eux, formulant les questions qu'ils n'osaient pas poser eux-mêmes.

– Pour un temps limité, oui. Et uniquement si nous ne perdons pas le moindre petit nœud.

– Sacrée ambition, mon cher frère, dans la mesure où nous n'avons pas d'artillerie.

– Ils l'ignorent.

– Ne peuvent-ils s'en douter ? Une vigie dans les hauts peut voir tout notre pont.

– Possible, mais les choses s'arrêteront là ; simple soupçon.

Harry lui montra les deux *Caufield* qui hissaient la première caronade sur le pont.

– Non, la vraie question est celle-ci : avec les avaries qu'ils nous imaginent pouvoir leur infliger, crois-tu que l'un de ces commandants est prêt à consentir au sacrifice suprême pour arrêter un bâtiment, alors qu'il a sous les yeux un port bourré de riches prises ?

James lui montra quelque chose un peu plus bas : plusieurs des Français avaient sorti la tête et regardaient les deux hommes près de la roue.

– Voilà qui va demander quelques explications.

– Le genre de tâche que je ne saurais confier à un autre que toi, répliqua Harry.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une pensée lui vint : James n'avait rien d'autre à faire. Mais il l'aurait blessé en le lui faisant remarquer, il n'aurait pas eu le temps de réparer sa faute et il continua, plus sèchement qu'il n'eût souhaité :

– À présent, si tu veux bien m'excuser, je dois virer de bord.

– «À présent», mon cher Harry, est une expression qui te va à merveille.

Harry lui lança un regard noir. Puis, se souvenant qu'on les observait, il se radoucit immédiatement. Si James s'était contenté d'une conversation en tête à tête, il aurait été plus direct et lui aurait avoué la gravité de leur position, mais voilà, il avait dû lui répondre de manière à rassurer l'équipage. L'affaire était suffisamment difficile pour ne pas leur ôter en prime tout espoir. À l'évidence, ils lui faisaient confiance pour les sortir de ce borbier, comme il s'y était employé tant et tant de fois. La chance serait peut-être avec lui. Qui sait si l'un des deux français qui se tenaient en travers de sa route ne profiterait pas de l'atout considérable que lui donnait le manque d'eau, ne ferait pas usage d'un seul de ses canons, ou bien encore déciderait de ne pas garder l'avantage du vent, lui laissant ainsi une échappatoire.

Mais toutes ces considérations sur des adversaires de force supérieure étaient dérisoires. S'ils utilisaient habilement leurs cartes, ils n'auraient même pas besoin de combattre. Le temps jouait pour eux, ce qui permettrait à Villemin d'arriver. Et cette fois-ci, il ne commencerait pas à tirer de trop loin, il attendrait d'être assez près pour lui infliger des dommages sérieux. Le Français désirait sans doute ardemment s'emparer d'un *Bucéphale* intact, mais ses premiers signes de résistance l'incitaient probablement à changer d'avis. Plus moyen

dorénavant d'imaginer quelque nouvelle ruse. Ils allaient subir sans merci les foudres de la *Marianne*.

Le grondement sourd du canon éclata dans le lointain. Mais Harry en avait tant entendu ce matin-là qu'il n'y prêta guère attention. Et comme il s'était retourné pour observer les progrès de la frégate, il ne vit pas davantage les geysers qui s'élevaient droit devant, entre les deux bâtiments.

– Ceusses bricks réduisent la toile, commandant ! cria soudain la vigie.

– Réduisent la toile ? demanda Harry, tournant la tête.

– On dirait que la chose te surprend, mon frère.

– Et si tu étais marin, James, elle te surprendrait tout autant que moi. C'est vraiment la dernière chose à faire. Plus tard peut-être, mais maintenant, certainement pas !

La vigie reprit, tout excitée :

– Bâtiment par le travers bâbord, commandant. C'est lui qu'a tiré c'coup.

– Quel coup ?

La vigie n'entendit pas la question, ou bien était-elle trop émue pour répondre ? Toujours est-il qu'elle continua :

– Droit devant, commandant, il double la pointe. Je vois ses huniers, il porte le pavillon américain au mât de misaine. Je crois bien que c'est la *Tête Brûlée*, c'te barque qu'était à Sainte-Croix.

– James, ordonna sèchement Harry à son frère, prends la barre et tiens-la bien.

Il se précipita à l'avant, arracha une lunette au passage. Le boute-hors de la *Tête Brûlée* qui émergeait de derrière la pointe lui sauta à la figure, le pavillon rayé étoilé surgit au-dessus de la terre. Le bâtiment était de plus en plus net et piquait fortement du nez, toute la toile dessus, cherchant visiblement à faire la meilleure vitesse possible. Harry était incapable de deviner ce que cela signifiait, mais la seule vue de cet américain qui consentait ce suprême effort suffit à le

ragaillardir. Il n'avait aucune raison d'arriver ainsi à la rescouse, sauf s'il avait envie de venir se battre avec lui. Pour quel motif, il n'aurait su dire. Une bouffée de fumée noire jaillit à l'avant, suivie une seconde plus tard par le bruit de la déflagration. La salve qu'il venait de tirer ne mettait guère en péril les deux bricks, mais elle ne laissait aucun doute sur les véritables intentions de la *Tête Brûlée*.

– C'est la seconde fois qu'ils tirent, commandant, fit Pen-der qui l'avait rejoint. Faut dire que vous avez manqué la première.

Harry hocha à peine la tête, il essayait de réfléchir à toute vitesse. Avec ce bâtiment qui se plaçait au vent à eux et envisageait visiblement d'en découdre, les deux bricks avaient perdu tous leurs atouts. Ils ne pouvaient plus désormais se comporter impunément, car se lancer à la poursuite de Harry Ludlow comme ils en avaient reçu l'ordre induirait qu'ils se retrouveraient en situation de faiblesse face à l'américain. Et compte tenu de la position et de la route de la *Tête Brûlée*, tout ce qu'ils tenteraient pour coincer Harry contre la côte rendrait leur cas encore plus périlleux. La démonstration ne fut pas longue à venir : les bricks changèrent de cap pour s'éloigner de la côte. Il n'était pas sorti d'affaire pour autant, ses adversaires faisaient simplement preuve de prudence. Il fallait inventer quelque chose pour les amener à croire que sa situation était bien plus grave s'il voulait avoir quelque chance de leur échapper.

– Parés à virer ! cria Harry en courant vers la roue pour aller retrouver James. Monsieur Caufield, si vous pouvez me mettre une de ces caronades en position de tirer, je crois que nous arriverons à nous débarrasser de ces deux gaillards qui sont devant.

– Que comptes-tu faire, Harry ?

– Je veux qu'ils croient que je me moque de Villemin comme d'une guigne. Je veux qu'ils croient que je vais les couler avant de me rendre.

Et Harry lui tourna le dos pour échapper à une nouvelle question.

– Pender, descendez, et rondement. Dites au canonnier qu’il me faut de la poudre et des boulets sur le pont à l’instant, juste le nécessaire pour deux coups de caronade. Et dites-lui aussi que ce que j’attends surtout de ses gargousses, c’est le plus de fumée possible.

– Une seule pièce, Harry ?

Il lui jeta un regard qui se radoucit aussitôt. Ce n’était pas la faute de James. Il n’y comprenait rien, voilà tout, pas plus que Harry n’y entendait aux bases les plus rudimentaires de la peinture. Et ce qui pouvait paraître comme une question vicieuse n’était qu’une demande de clarification. Harry leva le bras et obligea son frère à regarder le soleil qui brillait à présent de tout son éclat.

– Nous allons ouvrir tous les sabords, James, et ils resteront dans l’ombre. Ils ne pourront pas discerner s’ils recèlent ou non des canons et, si nous parvenons à cracher suffisamment de fumée, ils pourraient croire que nous avons tiré plusieurs boulets. Ils n’ont sans doute pas grande envie de combattre car cela risquerait de les conduire à se sacrifier et à céder toute la gloire de l’affaire à Villemin. Ils ne vont certainement pas engager le combat pour ses beaux yeux avec deux ennemis à la fois ; ce serait suicidaire. Cela dit, ils ne nous laisseront pas passer non plus si nous ne montrons pas un peu les dents. Tout ce dont j’ai besoin, c’est d’un boulet qui leur permettra de sauver la face. Dans ce cas, ils pourront s’éclipser, la conscience tranquille.

Caufield avait rassemblé plusieurs marins sans se préoccuper du virement de bord et travaillait comme un furieux à gréer la caronade. Ayant compris qu’il n’avait pas le temps de la fixer convenablement, il avait établi avec deux hommes un support de fortune susceptible d’encaisser à peu près le terrible recul, lors de la mise à feu. *Le Bucéphale* virait impec-



cablement et se retrouva tribord amures. En s'éloignant de la terre, il allait avoir plus d'eau et pourrait tirer avantage de ce que ses adversaires avaient réduit la toile pour augmenter la distance. Les pièces de chasse de la *Tête Brûlée* donnèrent encore de la voix et cette fois-ci, à plus courte distance, les boulets ricochèrent à toucher le français le plus proche, ce qui encouragea son commandant à se pousser un peu. Mais ils ne causèrent aucune avarie.

– Dès que vous serez paré, monsieur Caufield! lui cria Harry – puis, s'adressant à l'équipage : Placez-vous derrière les sabords comme si des pièces étaient parées à mettre en batterie. Je vais venir bâbord amures et droit dessus. Lorsque nous serons en portée, je montrerai la muraille. Les sabords resteront fermés tant que nous n'aurons pas viré, je ne veux pas qu'ils s'aperçoivent de notre véritable situation.

Tandis que les hommes couraient à leurs postes, Pender arriva sur le pont avec à la main une quantité conséquente de mèche lente, au cas où les pierres à feu n'allumeraient pas la charge. Il était accompagné du canonnier et de deux Français qui portaient les gros boulets de métal dont on espérait qu'ils rendraient plus prudents leurs compatriotes. Le canonnier tenait sa gargousse de manière assez pompeuse, comme s'il s'agissait d'une offrande votive. Le domestique de Harry ordonna aux servants de porter le tout à l'avant et de charger, ceux qui avaient pour spécialité le service de ces pièces si particulières gagnèrent leurs places habituelles. Pendant tout ce temps, Caufield avait passé autour des pavois des deux bords un gros câble muni d'épissiors pour faire bonne mesure, avant de reprendre les deux bouts et de les fixer au cul de la caronade.

– Monsieur Caufield, personne derrière la pièce, je vous prie. Essayez de pointer un peu vers l'avant et faites feu dès que vous serez en portée.

Caufield répondit par un grand signe juste au moment où

la *Tête Brûlée* tirait une nouvelle salve. Harry leva les yeux pour observer le point de chute du coup. Ce qui l'inquiétait, c'était que les tirs ne causaient toujours pas le moindre dommage, alors que la portée était bien faible. Lui-même était si près de ses adversaires qu'il distinguait nettement leurs visages. Ils avaient conservé leurs positions relatives et pouvaient encore flairer le coup qu'il était en train de leur mijoter. Si l'américain les avait touchés, ils se seraient sans doute montrés moins hardis. Mais il n'avait guère le temps de se préoccuper du manque de précision de la *Tête Brûlée* ni de la conduite de l'ennemi. Il donna l'ordre d'envoyer pour venir bâbord amures et s'accrocha solidement à la roue.

Le *Bucéphale* vira fort docilement. Usant de la barre, Harry le laissa abattre encore de quelques quarts par rapport au bord précédent. À son commandement, les sabords se levèrent d'un seul mouvement. Les marins normalement préposés au service des pièces se tenaient accroupis ainsi qu'à l'ordinaire, comme s'ils se préparaient à larguer une bordée. On ne pouvait les voir que depuis les hunes du français, les pièces étaient noyées dans l'ombre, ce qui ajouterait encore un brin de vraisemblance à sa mise en scène. Seul le chef de pièce qui avait son rôle à jouer se tenait près de sa caronade au péril de sa vie. Il tira sur le boutefeu. Rien. Il approcha immédiatement la mèche lente de la lumière et s'écarta vivement. Bien lui en prit. La caronade cracha un énorme nuage de fumée qui, avec la hausse au maximum, roula en volutes sur tout le pont. Le canonnier avait magnifiquement composé sa mixture. La poudre produisit un tonnerre effroyable, la quantité de fumée qui s'échappait le long de la muraille pouvait laisser croire que plusieurs pièces avaient fait feu. Par pure coïncidence, la *Tête Brûlée* lâcha deux coups au même instant. Cet effet combiné, ajouté à l'eau qui bouillonnait autour d'eux, décida les deux français. La barre dessus, ils mirent cap au sud, concédant à Harry Ludlow toute la place voulue entre

eux et la terre. Villemin tirait sans relâche des coups de canon de salut, sans doute pour leur ordonner de changer de route et de repartir au combat. Sans succès.

Dès que la *Tête Brûlée* constata la fin de l'affaire, elle vira à son tour et vint plein nord. Harry suivit dans les eaux, désormais hors de danger, et tous deux voguèrent de conserve. Les deux bâtiments ne manquaient pas de compagnie : cotres, avisos, et même des plates qui s'étaient échappées de la moindre baie. Tous ces navires étaient bourrés à couler de gens qui, pour une raison ou pour une autre, n'avaient guère envie d'attendre là pour vérifier par eux-mêmes si la réputation de Victor Hugues était méritée. Dès que la nouvelle serait connue dans l'archipel des îles Vierges, les populations construiraient des défenses de fortune pour interdire l'accès des ports à tout navire de quelque importance.

Le capitaine américain n'effectua pas une seule tentative pour entrer dans une baie et faire relâche. Au lieu de cela, il fit cap toute la journée vers la côte sous le vent de la Tortue. Ayant repéré une anse discrète, il y mouilla et Harry l'imita. Il n'avait pas eu le temps de jeter une ancre devant et une autre derrière qu'un canot poussait de la *Tête Brûlée*. À son bord, son sauveur venait lui faire visite.

– Le diable m’emporte si je savais où j’étais, fit Pollock. J’avais même pas compris que je me trouvais à mon bord quand j’ai été réveillé par le soleil.

Lui, d’habitude si rougeaud, était tout pâle et même pis, gris cendre. Il réussit tout de même à esquisser ce qui ressemblait à un sourire. Harry, qui s’était précipité vers l’Américain dès qu’il était arrivé à bord, lui donna de grandes tapes dans le dos. L’autre essaya de se dégager et lorsque Harry vit enfin les yeux de son ami, il constata que les séquelles de son joyeux anniversaire n’étaient pas effacées.

– Pender, mes compliments au coq. Dites-lui que nous aurions besoin d’une autre dose de sa potion.

– J’y vais, commandant.

Harry prit Pollock par le bras et l’entraîna dans sa chambre. Les hommes qui le voyaient passer lui manifestaient toute leur gratitude. Les Français, que l’on avait autorisés à monter sur le pont, se montraient plus réservés, mais y allèrent eux aussi de leur compliment. Son intervention avait été décisive.

– Putain de bois, Harry, grinça Pollock entre ses dents, mais qu’est-ce qu’ils foutent à bord ?

– Ce n’est pas seulement une flotte française qui attaquait Sainte-Croix. On dit que Victor Hugues est de la partie. Oliver, je ne pouvais pas décemment les planter là avec leur fortune.

– Quelle fortune ?

– Une autre fois, répondit précipitamment Harry en jetant à Pollock un regard en biais pour voir s’il avait noté son lapsus.

Ses passagers se trouvaient réellement en possession d’une petite fortune, fruit de quelques années de boucanage aux Antilles. Résistant à la tentation, Harry avait renoncé à mettre la main sur leurs biens. Les circonstances dans lesquelles ils les avaient acquis y avaient aidé, mais pas seulement. Leur capitaine avait perdu la vie en se battant contre ses compatriotes. Harry était arrivé à temps pour se porter à leur secours, tout comme la *Tête Brûlée* venait de le faire de manière positive. Il savait que, sans elle, le *Bucéphale* aurait couru à une perte certaine. Il avait accepté leur offre de payer ses réparations en même temps que les leurs et les avait vus avec plaisir remettre entre les mains de Nathan Caufield une somme rondelette. Caufield, qui se livrait à des commerces illicites dans les Antilles occidentales, avait été l’une de leurs victimes sans qu’ils pussent rien lui reprocher. À présent, le lourd coffre rempli d’or était à l’abri dans la chambre à coucher de Harry. Tant qu’il se trouvait à bord de l’*Ariane*, sa présence avait été gardée secrète et les Français avaient fait le nécessaire pour éviter de fâcheux bavardages à son propos. À en juger par l’étonnement de Pollock, ils avaient réussi.

– Asseyez-vous donc avant de vous écrouler.

L’Américain s’exécuta sans barguigner et Pender arriva avec une gamelle fumante. Pollock observa la chose avec autant de méfiance qu’en avaient manifesté Harry et Caufield en leur temps. Cette fois-ci, pourtant, il n’y avait plus ce sentiment d’urgence que donne l’imminence du danger et ils durent insister beaucoup pour lui faire ingurgiter la mixture. Il s’y résolut enfin et avala une demi-douzaine de goulées. Lentement, il réussit à parler et le rouge lui revint aux joues, lui redonnant l’apparence d’un être humain et non

d'un cadavre. Au vu de ses énormes bâillements, le gaillard était épuisé.

– La semaine dernière, deux matelots de la *Tête Brûlée* étaient allés poser quelques casiers à langoustes. Ils ont manqué se faire couler par un navire marchand de la Baltique. Il avait aperçu à la tombée du jour les huniers des Français et était en train de se tirer des flûtes. Mais le temps que le capitaine leur donne le tuyau, j'étais sacrément mal en point. Ils ont même pas essayé de me réveiller, ils m'ont traîné à bord et ils ont levé l'ancre.

– Et ils n'ont même pas songé à alerter les autres? demanda James.

– Apparemment non, répondit Pollock, qui eut tout de même la bonté de rougir un brin en songeant au peu de considération qu'ils avaient ainsi montré aux habitants de Sainte-Croix. Naturellement, quand j'ai retrouvé mes esprits, j'ai insisté pour rebrousser chemin. Et quand j'ai vu ces deux bricks, pièces en batterie, puis vous avec une frégate aux trousses, j'ai bien compris que tirer quelques coups de canon était la seule chose à faire.

– Sans toutefois toucher quoi que ce soit, nota Harry.

L'Américain eut un bref sourire.

– Vous avez parfaitement raison. On s'est arrangés pour la manquer et, Dieu soit loué, nous y sommes parvenus. On va pas déclencher une guerre contre les Français à présent, pas vrai? Ça serait pas très honnête, après ce qu'ils ont fait pour nous en 78.

– Et s'ils n'avaient pas rompu le combat?

– Sais pas trop c'que j'aurais fait, l'ami. Mais je m'en vais vous dire une bonne chose. Cabot, le commandant de la *Tête Brûlée*, n'avait guère envie de risquer son bâtiment. Et de toute manière, je ne disposais d'aucun moyen pour le forcer.

– Vous nous avez rendu grand service, Oliver. Sans vous, nous nous serions fait prendre.

Il y avait bien quelques zones d'ombre dans toute cette histoire et tous ceux qui étaient là, à commencer par Pollock, le savaient pertinemment. En tant que citoyen américain, il n'avait rien à craindre de personne, ni des Français en particulier. Ces derniers avaient le plus grand intérêt à ménager des gens qui pourraient redevenir leurs alliés contre l'Angleterre. En fait, lorsque Harry y repensait, bien d'autres sujets donnaient à réfléchir sur le personnage d'Oliver Pollock. Voilà un homme qui prétendait se livrer au commerce, mais qui naviguait à bord d'un vaisseau armé, pas d'un navire marchand. Cela dit, il aurait fallu être fou pour oser poser des questions alors que Pollock, non sans quelque prudence, vous avait arraché aux griffes de Victor Hugues.

– Vous êtes épuisé, Oliver, et moi aussi. Nous sommes en sûreté et je vous suggère de faire un petit somme avant le souper. Le commandant Cabot pourra se joindre à nous.

Harry dormit d'un sommeil agité, se réveillant périodiquement en sursaut à cause de bruits métalliques. Willerby réagit assez fraîchement lorsqu'on lui ordonna de préparer à souper pour le commandant et ses hôtes. Comme il l'avait souligné sur un ton indigné, ils avaient quitté Sainte-Croix « à poil » et, sauf pour ce qui regardait au vin, il n'avait pas le moindre ingrédient qui lui permît de confectionner un repas digne de leur réputation. On entendait un tintamarre du côté de la cuisine car le coq y tambourinait dans ses marmites et faisait un vacarme à vous réveiller un mort. Pender avait fini par perdre patience. Il avait dit à l'unijambiste qu'ils boufferaient du requin s'il ne se débrouillait pas pour leur trouver de la viande et qu'il servirait d'ailleurs d'appât pour la pêche. Il y avait quelques pêcheurs dans la baie, qui seraient trop contents de vendre leurs prises et d'y ajouter même quelques homards. Willerby ne voulait pourtant pas

entendre raison : il avait arrêté son tintamarre mais on l'entendait encore grommeler qu'« un repas sans viande n'est pas un repas, point final ! ».

Même si Willerby n'avait pas cru bon de faire tout ce bastringue, Harry Ludlow aurait eu du mal à dormir. Trop d'idées se bouscuaient dans sa tête. Il se remémora le premier dîner qu'il avait partagé avec Pollock chez Børsenen, le banquier danois. Harry n'avait pas caché qu'il faisait métier de corsaire et avait ajouté avec une certaine satisfaction, en dépit des faibles protestations de son frère, que James était un portraitiste réputé. Pollock pouvait bien soutenir qu'il n'était qu'un vulgaire marchand, ce qu'il avait laissé échapper ensuite, l'alcool aidant, faisait deviner un autre homme : un personnage important, tenu en haute estime par le gouvernement des États-Unis, peut-être même chargé d'une mission spéciale. Toutes ses anecdotes étaient truffées de références à des célébrités telles que les frères Morris, Alexander Hamilton, Jefferson, Jay ou Adams. Il avait même mentionné Washington. Il parlait de tout ce beau monde avec une aisance qui sous-entendait un certain degré d'intimité. Jusqu'à proposer de les faire connaître à James si d'aventure il venait à New York, et de lui fournir les recommandations nécessaires pour qu'ils acceptent de poser. Bref, Pollock n'avait laissé à personne, à commencer par leur hôte danois, le moindre doute sur l'étendue de ses relations.

Il éprouvait visiblement une véritable passion pour sa patrie. Il aimait tout de l'Amérique, son système politique, son peuple, ses paysages grandioses. Pourtant, lui-même vivait à La Nouvelle-Orléans, placée sous souveraineté espagnole. Harry avait tout particulièrement dressé l'oreille lorsqu'il avait entrepris de décrire la ville où il demeurait : son climat, sa langue et quelques autres remarques fort intéressantes. Il



ne voulait surtout pas s'appesantir sur leurs récentes aventures à tous deux, mais réussit tout de même à lui arracher quelques bribes sous le prétexte de renseigner les gens de l'*Ariane*. Il savait qu'ils éprouvaient quelque peine à décider de leur destination future. Quitter les Antilles était apparemment le seul point sur lequel ils se fussent mis d'accord. Les solutions qui semblaient avoir leur préférence consistaient soit à regagner la France, soit à s'établir au Québec. Pourtant, compte tenu de ce qu'ils venaient de vivre, beaucoup craignaient de revoir leur patrie dans l'état où elle était et d'autres montraient la plus grande méfiance à l'égard des Anglais qui gouvernaient le Canada.

Le territoire de la Louisiane abritait une forte colonie française et offrait de bonnes perspectives de développement. Harry se demandait si cela ne constituerait pas une destination convenable. Il leur avait fait part de tout ce que lui avait appris Pollock au cours de leurs entretiens ultérieurs. Voyant qu'ils n'y restaient pas insensibles, il avait décidé, au cas où ils pencheraient en faveur de la Louisiane, d'en parler à son nouvel ami et de lui demander de veiller à leur établissement. Mais, instruit par l'expérience, il avait choisi de demeurer prudent et de ne pas aborder le sujet tant que les choses ne seraient pas arrêtées.

L'amour de leur patrie avait conduit ces gens à leur sort actuel et peu enviable, sans rien leur apporter d'autre. En y resongeant, Harry se disait que de nombreuses questions restaient en suspens et dépendaient en définitive d'un élément qui lui avait alors paru assez mineur. Un autre jour qu'il avait bu un peu plus que de raison, Pollock lui avait décrit le fléau qui avait frappé l'Amérique, au cours des années qui avaient suivi la séparation d'avec la couronne britannique.

– Je n'ai jamais redouté de voir mon peuple mourir de faim. Pourtant, à cause de votre marine et de vos Actes de navigation, nous nous sommes trouvés dans l'incapacité d'exporter

quoi que ce soit. Et si nous l'avions pu, nous n'aurions de toute manière dégoté personne à qui vendre nos produits. Les quais ont vite été submergés de marchandises qui restaient là à pourrir sur place. Notre armée partait à vau-l'eau car les soldats n'étaient plus payés, vu que nous n'avions pas le premier liard pour le faire. Nous nous sommes retrouvés au bord de l'anarchie.

– Mais les choses se sont arrangées depuis.

– C'est vrai, Harry, répondit-il d'un ton pour la première fois amer. Encore que, Albion a toujours le bras long et sait s'en servir. Lorsque je suis parti, le général Wilkinson était toujours en train de négocier le départ de vos troupes de Détroit. Et quant au traité commercial que nous venons de conclure, l'Angleterre l'a raturé à chaque ligne. La chose a été menée de manière si pernicieuse que nous avons signé tel quel.

– Dans ce cas, pourquoi avez-vous signé?

– Il fallait bien, l'ami. Les quatre cinquièmes de notre trafic passent par vos ports et Billy Pitt le sait parfaitement. Le cordon ombilical n'est pas coupé et il peut s'en servir pour nous étrangler.

Pollock empoigna son verre et proposa un toast :

– Qu'Albion soit damnée, Harry.

– Désolé, Oliver, répondit-il d'un ton enjoué.

– Vous devriez quitter ce pays corrompu, Harry.

– Je suis plus heureux comme je suis, croyez-moi.

– C'est stupide ! Si vous voyiez seulement la moitié de ce que je possède...

– Inutile, objecta Harry en souriant : vous n'arrêtez pas de m'en parler. J'ai l'impression de connaître chaque montagne, chaque arbre, chaque fleuve de votre continent. À dire vrai, quand je vois à quel point vous aimez ce pays – sans parler de votre passion pour votre Constitution –, j'ai du mal à comprendre que vous viviez dans une colonie espagnole. Et

vous ne vous êtes d'ailleurs jamais expliqué là-dessus. J'ai le sentiment que vous êtes en possession de quelque sombre et mystérieux secret.

Ce n'était que la vérité toute nue, mais cette dernière remarque, pourtant formulée sur le mode humoristique, fit froncer le sourcil à son interlocuteur qui s'empessa de changer de sujet et se montra beaucoup plus froid. L'œil glacé, Pollock se pencha, presque menaçant.

– Si les officiers de votre marine royale ne cessent pas de faire fouetter ceux qu'ils enlèvent de force à bord de nos vaisseaux, viendra un jour, laissez-moi vous le dire, où nous nous referons la guerre, tout cousins que nous soyons.

– Dans ce cas, Oliver, mieux vaut pour moi rester de ce côté-ci de l'Atlantique, avança Harry, souriant toujours pour essayer de garder à leur conversation son allure de badinage. Si nous devons nous faire la guerre, je réaliserai au moins quelques jolies prises avec vos navires marchands.

La plaisanterie tomba à plat, à en juger par la réplique cinglante qu'il s'attira. Une réplique si belliqueuse qu'il en vint à se demander si Pollock n'avait pas déjà tâté de la bouteille avant leur entretien.

– Peut-être pétez-vous plus haut que votre cul, Harry Ludlow. Ils ne manquent certes pas de moyens de se défendre.

– Dans le cas de la *Tête Brûlée*, je vous crois bien volontiers – Harry commençait lui aussi à s'énerver. Je vois bien qu'il n'a pas été conçu pour naviguer au commerce. Quelqu'un de plus suspicieux que moi s'interrogerait vite sur ce que fait un homme qui se prétend négociant à bord d'un bâtiment de cette sorte.

– J'ai saisi une occasion, Harry, rétorqua Pollock en plissant les yeux. Rien d'autre qu'une occasion. Elle passait par là et j'en ai profité.

Tout cela dit sur un ton glacé et avec une telle violence que Harry décida de briser là.

Lorsque le commandant Cabot arriva à son bord, Harry se dit soudain que ce dernier n'était jamais descendu à terre lorsqu'il avait fait relâche à Sainte-Croix, si bien que pas un marin du *Bucéphale* n'avait jamais vu sa tête. Alors qu'il s'attendait à tomber sur un ours, il découvrit un homme plutôt plaisant qui partageait son amour du vin et son goût pour la conversation. La nourriture, quoi qu'en pensât Willerby, était délicieuse, et comme aucun des deux frères Ludlow n'appréciait la vinasse, les boissons qui accompagnaient les plats étaient excellentes. James ouvrit la cérémonie des toasts en proposant de boire à la santé des navires américains en général et de la *Tête Brûlée* en particulier.

– Avez-vous entendu ça ? fit Cabot, tout content.

– Savez-vous bien, monsieur, reprit James, que je ne saurais reconnaître ces gaillards lorsque je croise leur chemin ? Chaque fois que j'aperçois un bâtiment américain, il a un pavillon d'un nouveau genre.

– Chaque étoile, monsieur, s'exclama Matthew avec un enthousiasme qui lui attira un regard de son père, chaque étoile représente un État qui vient de rejoindre les autres. Et un jour, vous en verrez un paquet de plus. Le Kentucky, le Vermont et le Tennessee sont déjà des nôtres, comme vous savez. Mais les choses ne vont pas s'arrêter là.

– Et quant à La Nouvelle-Orléans ? demanda Harry en se tournant vers Pollock.

Cette remarque provoqua à son encontre la même lueur furibonde que la première fois, cet éclat dans la pupille que Harry s'était remémoré pendant son petit somme.

– Ce jour-là, Harry, les poules auront des dents. Il s'agit d'une colonie espagnole peuplée de Français et elle est située sur la meilleure voie fluviale vers l'intérieur des terres. Le diable emporte celui qui peut dire ce qui se passera, à commencer par moi. Les Espagnols ne sont pas près de la lâcher,

même si elle leur coûte les yeux de la tête, et les Français, à supposer qu'ils aient envie de la récupérer, ne laissent rien paraître. Pendant ce temps, les habitants aimeraient bien se débarrasser de la tutelle du roi Carlos, pour instaurer une espèce de république. Dieu soit loué, ils ne sont pas suffisamment en nombre pour parvenir à leurs fins. La dernière vague d'immigration était composée de gens qui fuyaient la Terreur. J'espère bien que c'était la dernière. Plus il y aura de Français là-bas, plus la situation deviendra instable.

Harry rougit légèrement et nota en passant qu'il valait mieux éviter de faire allusion aux discussions qu'il avait eues avec les gens de l'*Ariane*. Pollock poursuivit son exposé. Il avait des Français une opinion mitigée : il les admirait en tant qu'individus, tout en déplorant leur incapacité à trouver un système politique stable sans se livrer à des luttes fratricides. Cela dit, son opinion favorable n'allait pas jusqu'à englober les créoles de La Nouvelle-Orléans, qu'il considérait tout juste comme une source de nuisances.

– La forme de gouvernement que l'on adopte leur importe peu, pourvu qu'il soit français. Je subodore que si les Espagnols ne le leur accordent pas, ils essaieront de prendre le pouvoir par la force et solliciteront ensuite la reconnaissance de Paris.

– Et dans ce cas, que feront les Américains ? s'enquit Harry, avec une légère pointe d'ironie – Pollock lui jeta un regard pénétrant. Voyons, Oliver, la solution est évidente. La dernière chose que vous souhaiteriez, après tous les soucis que cela nous a donnés, ce serait de voir les Français à vos frontières. Et que deviendrait le delta du Mississippi ? Lorsque nous possédions encore ces colonies, des voix s'élevaient des deux côtés de l'Atlantique pour exiger que La Nouvelle-Orléans fût prise d'assaut.

– Tout ceci est pure spéculation, répliqua-t-il sèchement, et je n'entrerai pas dans ce jeu-là. Pour le moment, ce genre

de conversation est sans intérêt. La situation s'est améliorée depuis que le sénateur Pinckney a signé ce traité. Les Espagnols nous ont accordé la libre navigation et le droit de faire déposer des fonds à La Nouvelle-Orléans pour une durée de vingt-cinq ans. Ils se mettent de l'argent plein les poches et, comme nous leur permettons d'évacuer les productions de l'intérieur des terres, les États situés à la frontière de l'Union parlent moins de faire sécession.

– Sécession? s'étonna James. À en croire Matthew, ils viennent tout juste de se joindre à votre grande entreprise.

– Balivernes. Les gens du Kentucky, en particulier, jouent les Espagnols contre nous. Ils essaient d'arracher des concessions aux deux parties : la liberté du commerce du côté des Espagnols, un peu plus de territoires indiens au Congrès. Je peux vous affirmer qu'il s'agit des pires forbans que la malchance m'a fait rencontrer. Ils boivent sans retenue, se battent sans raison, ne serait-ce que parce qu'on les a regardés de travers, et semblent n'éprouver d'affection que pour une seule chose de la Création : leurs foutus fusils. S'il existe pire au monde qu'un créole français, c'est bien l'un de ces misérables gars du Kentucky.

## VI

On changea de sujet de conversation, tant ce qui avait trait à la Louisiane semblait exaspérer Pollock au plus haut point. Ils discutèrent un moment de la conduite qu'adopterait la marine royale face à Victor Hugues, puis passèrent aux Espagnols. La question était de savoir si, après avoir signé un traité de paix, ils se tiendraient à l'écart de la guerre.

– Il y a des bruits, d'aucuns prétendent qu'ils ont déjà commencé à négocier un pacte, commença Pollock. Après tout, au cours de ce siècle, ils auront été alliés aux Français contre l'Angleterre.

– La France était alors différente, nota James.

– Ils font moins confiance à John Bull, commenta Cabot, sarcastique. Et qui pourrait les en blâmer, quand on voit comment se comportent vos politiciens ?

– Sans parler des officiers de marine, renchérit Matthew Caufield.

– Puis-je me permettre de vous rappeler, intervint Harry avec le sourire, que vous vous trouvez ici à bord d'un bâtiment britannique ?

– Pas avec tous ces Français à votre bord, répliqua Pollock. Depuis que je vous ai vu les accueillir, je me demande bien ce que vous avez l'intention d'en faire.

– Ce n'est pas à moi d'en décider, Oliver, mais à eux.

– C'est le genre de truc à vous attirer des ennuis. C'est vous qui les avez fait sortir de Sainte-Croix, vous en porterez la responsabilité.

– Non, fit Harry après avoir réfléchi. À première vue, on pourrait penser qu'il y a un problème, mais plusieurs options s'offrent à eux.

– Que vouliez-vous dire lorsque vous évoquiez leur fortune ?

– Il ne s'agit pas de « fortune », Oliver, j'ai parlé de « bonne fortune ».

Pollock plissa les yeux, comme si ce qu'il venait d'entendre ne collait guère avec ce qu'il savait.

– C'est une longue histoire, Oliver, je ne vais pas vous ennuyer avec ça.

– Il y a eu des racontars sur le port ; les gens disaient que ces gens-là et vous-même vous étiez embarqués dans une histoire louche. On prétend qu'ils ont entassé des richesses et que vous en possédez une part, par des moyens rien moins qu'honnêtes. Je n'y ai pas prêté foi parce que je ne vous crois pas capable d'agir ainsi. Mais peut-être ai-je eu tort ?

Harry fit semblant de ne pas percevoir ce que cette remarque avait de désobligeant, voire d'insultant. Il poursuivit son idée comme si Pollock n'avait rien insinué qui eût le moindre rapport avec la piraterie ou l'or. Et sa réponse, à sa manière, était également une forme d'insulte.

– Je n'ai jamais discuté de cela, mais je leur conseille, s'ils n'arrivaient pas à se décider entre la France et le Canada, d'opter pour la Louisiane, peut-être même pour La Nouvelle-Orléans.

– Comment ! s'écria Pollock.

– Je dois vous confier que cette idée m'est venue en vous entendant vanter les charmes de ce pays, et j'ai eu plaisir à les en faire profiter. Ils parlent la langue et je crois que le climat leur conviendra.



– Vous vous proposez donc de conduire les Français à La Nouvelle-Orléans ? lui demanda Cabot.

Comme Pollock semblait toujours aussi fâché, ce fut à lui que Harry s'adressa :

– Oliver, trente colons de plus ou de moins ne feront guère de différence.

– Eh bien ! cela en fera une pour ce qui me concerne. Et revenons donc à cette « bonne fortune » dont vous paraissez bien peu désireux de m'entretenir. Combien possèdent-ils exactement ?

Harry eut un geste vague :

– Quelques milliers de vos dollars. Je ne connais pas la somme exacte, mais ça ne va pas chercher plus loin, j'en suis certain. C'est assez pour assurer qu'ils ne seront pas à charge lorsqu'ils arriveront là-bas.

À ces mots, James fut obligé de se détourner pour que Pollock ne le surprît pas à sourire. Il avait déjà vu Harry se livrer à ce genre de comédie, et parfois cela l'irritait. Parfois aussi, comme aujourd'hui, il s'en amusait. Harry avait manifesté un enthousiasme fou à propos de son nouvel ami américain. Et pourtant, même lorsqu'il s'agissait de gens qui avaient sa confiance et son estime, il était capable de faire preuve de dissimulation, de ne pas leur révéler ce qu'ils n'avaient pas absolument besoin de savoir.

– Si vous vous rappelez ce que je vous ai déjà dit, je crains qu'ils n'aient eu de toute manière l'intention de s'y rendre une fois que leur navire aurait été réparé. À présent qu'ils sont confiés à mes soins, je crois que je n'ai pas le choix.

– Mais si, Harry, vous avez le choix, objecta froidement Pollock.

– Nous pouvons difficilement les ramener chez nous, souigna James.

– Monsieur, je crois que vous ne me comprenez pas,

répliqua Pollock. Les Espagnols sont les gens les plus irritables qui soient sous le soleil. Ils éprouvent pour les Français à peu près les mêmes sentiments que moi. Et permettez-moi d'ajouter que la vue d'un navire britannique, dans les circonstances actuelles, à l'embouchure du Mississippi, risque fort de les mettre de méchante humeur.

– Mais ce ne sont pourtant pas nos ennemis, protesta James. Ils sont neutres.

– Vous pensez vraiment que les Espagnols considèrent qu'un vaisseau anglais est neutre? lui lança Cabot.

– Il ne faut pas oublier une vérité, et qui s'applique tout particulièrement dans cette région, ajouta Pollock. Ils continuent à effrayer les petits enfants en leur racontant l'histoire d'*El Draco*!

– Drake et Hawkins sont morts depuis bien longtemps, lui dit Harry pour essayer de l'amadouer. Et si c'est là-bas que veulent aller mes Français, ou je m'en charge, ou je trouve quelqu'un d'autre pour le faire.

– Vous alliez me demander ce service? fit vivement l'Américain.

– C'est vrai, j'y ai songé.

Pollock répondit, sarcastique :

– Je serais charmé de vous obliger, mais je donne la priorité à mes affaires.

– Vous vivez pourtant à La Nouvelle-Orléans, Oliver. C'est sûrement là-bas que vous vous rendez, et la silhouette de votre navire est certainement familière aux Espagnols. Ils ne vous interrogeront même pas sur ce que vous transportez à votre bord.

– *La Tête Brûlée* ne se dirige pas vers La Nouvelle-Orléans, précisa Cabot.

Son intervention lui attira un coup d'œil courroucé de Pollock et il rougit violemment.

– Ils vous connaissent bien, Oliver.

Pollock lui jeta d'abord un regard du même tonneau, mais redevint immédiatement impassible.

– C'est exact, mais j'ignore à quelle époque je retournerai là-bas. Le commandant Cabot et moi-même gagnons la baie de Chesapeake. Je dois me rendre en certains endroits et rencontrer un certain nombre de gens.

– Dommage.

Pollock se pencha pour se donner l'air convaincant, tout sourire.

– Harry, accordez-moi une faveur : emmenez-les où vous voudrez, mais pas là-bas.

– Je vais voir ce que je peux faire.

– Merci, répondit l'Américain – et son sourire vira à la grimace.

À entendre Harry, il avait sans doute compris que ses efforts pour attirer les Français ailleurs seraient vains. Mais avait-il également compris que la décision ne dépendait plus entièrement de lui ?

– Parfait, Oliver, mais qui allez-vous donc voir ainsi ?

Pollock plissa légèrement les yeux, ses traits se figèrent.

– Dites-moi, Harry Ludlow : à ma place, aimeriez-vous être questionné de la sorte sur vos affaires ?

Harry rougit légèrement.

– Pardonnez-moi, je ne voulais pas me montrer indiscret.

Satisfait d'avoir ainsi remis son interlocuteur à sa place, Pollock se radoucit.

– À la vérité, je ne sais pas exactement où je vais. Ce sont mes affaires qui le veulent et je ne suis pas tenu de m'en expliquer. Avec le temps, j'ai appris à ne jamais en parler à quiconque. J'ai vu trop de beaux projets tomber à l'eau à cause de gens qui avaient la langue trop bien pendue.

– Je vous prie de pardonner mon frère, déclara James, visiblement assez content de ce qui venait de se passer. Il est curieux comme une canule, et votre ton d'excuse est bien

superflu. S'il est quelqu'un qui n'aime pas abattre ses cartes, c'est bien Harry. Moi-même, je n'ai jamais le bonheur d'être admis dans ses pensées intimes.

Ils assistèrent à l'appareillage de la *Tête Brûlée* avec des sentiments mêlés. James et les deux Caufield se sentaient remplis de gratitude envers l'Américain pour son intervention, alors que Harry éprouvait des émotions d'une tout autre nature. Il aurait éclaté de rire si on lui avait dit qu'il était mortifié. Et pourtant, la conduite d'Oliver Pollock l'avait troublé. L'amitié née à Sainte-Croix était bien loin... Néanmoins, nécessité fait loi, et il oublia bientôt ce qu'il ressentait pour se consacrer aux besoins immédiats de son bâtiment. Le *Bucéphale* ne pouvait reprendre la mer sans eau ni bois. Et il y avait la question des vivres, plus préoccupante encore. Les hommes de Harry étaient marins jusqu'au bout des ongles, ils avaient des idées fort arrêtées sur la nourriture qui leur convenait. Il lui fallait trouver du porc salé et du bœuf, de la farine, des biscuits de mer, de la bière en fût, quelques cruchons de rhum. Tortola ne brillait pas par ses magasins, on devait donc s'avitailler sur les îles voisines. Nathan et Matthew Caufield, décidés à débarquer pour rentrer chez eux, offrirent de s'en occuper en compensation de la dette qu'ils avaient à son égard.

Il comprit trop tard, lorsqu'ils furent descendus à terre pour trouver un logement à Tortola, qu'il perdait en Nathan Caufield le seul interlocuteur capable de faire le lien avec ses passagers. James, qui aurait pu le remplacer, ayant un amour modéré pour la vie à bord, était descendu avec eux. Au début, Harry avait considéré que cela lui donnerait l'occasion de se lier plus étroitement avec ses Français, principalement dans le but de s'en débarrasser le plus rapidement possible. Ce n'était pas animosité de sa part, il voulait simplement retrouver toute sa liberté d'action. Depuis la mort de leur commandant, il

n'avait guère eu de contact avec eux : la plupart du temps, ils étaient restés à bord de leur propre bâtiment alors que lui-même se trouvait sur le *Bucéphale*. C'étaient pour ainsi dire des étrangers. Les deux seuls Français avec qui il avait entretenu quelques relations pendant leur séjour à Sainte-Croix étaient Lampin et Couvreur, car ils parlaient quelques mots d'anglais et étaient de commerce assez agréable. C'était à eux qu'il s'était ouvert de la description dithyrambique que lui avait faite Pollock de la Louisiane. Lampin était un homme de taille moyenne, avec un début de calvitie, l'air vif, aux yeux bleus, toujours souriant. Couvreur, plus grand et de teint plus sombre, avait l'œil noir et ne quittait jamais Harry des yeux lorsqu'il s'adressait à lui – preuve de l'attention qu'il prêtait à ce qu'il lui disait.

Harry leur demanda de venir le voir dans sa chambre et comprit rapidement qu'aucun consensus ne s'était établi entre eux. Ils voulaient se rendre qui en Europe, qui au Québec, qui encore en Louisiane. Et grâce à Pender, il apprit bientôt que son propre équipage n'appréciait pas outre mesure la présence des Français à bord. Garder les deux groupes séparés sur un bâtiment de cette taille était impossible ; comme de surcroît il avait décidé de ne pas solliciter ses passagers pour participer à la manœuvre, les hommes les considérèrent vite comme des feignants et des inutiles. Enfin, la plupart de ses marins avaient servi en leur temps à bord de bâtiments de guerre et combattu contre les Français, ils n'étaient donc pas tout à fait disposés à voir soudain en eux des amis ou des égaux. Certes, tout l'équipage ne se comportait pas ainsi, mais quelques échanges d'insultes bien senties suffirent à conforter cette antipathie mutuelle. Si l'on n'y prenait garde, cela se terminerait en bagarre.

Harry en eut la preuve au cours d'un second entretien avec Lampin et Couvreur. Pour que leurs camarades ne les accusent pas de se montrer trop conciliants avec les *Rosbifs*\*, ils

étaient arrivés accompagnés de deux des leurs qui refusèrent de décliner leur identité. Ces deux-là étaient des coriaces, ils insistèrent pour que la conversation eût lieu en français. Ils commencèrent par exiger que leur coffre cerclé de cuivre fût transporté de la chambre de Harry à l'endroit de l'entrepont qui leur servait de poste. Harry s'y opposa tout net. Il tenta bien de les convaincre qu'un coffre rempli de pièces d'or et d'argent, au vu et au su de son équipage, ne contribuerait en rien à l'apaisement des tensions – en vain. Les navires corsaires n'étaient pas armés par de bons apôtres, c'était même exactement l'inverse. Harry les avait recrutés pour se battre et pour tuer si nécessaire. Il avait eu beau les choisir avec le plus grand soin, ses hommes étaient aussi cupides que les autres et peut-être davantage encore. À voir leurs têtes, il était clair que Lampin et Couvreur partageaient son opinion, sans pouvoir ébranler l'intransigeance de leurs congénères. Lesquels n'étaient d'évidence aucunement enclins à faire confiance aux frères Ludlow pour préserver leurs richesses ni leur avenir. On leva la séance, mais Harry en garda fort mauvaise impression.

– Voilà qui est sacrément contrariant, fit-il. Si nous n'avions pas pris soin d'eux, ils seraient en train de se balancer au bout d'une corde à Port-aux-Anglais.

– Votre honneur, répondit Pender, je ne comprends pas pourquoi vous ne les débarquez pas tout bonnement. Ils ont les moyens de subsister.

– J'ai essayé de le leur suggérer, puis je me suis souvenu de mes promesses. Je suis tenu de respecter mes engagements et de les conduire à leur destination. Une seule chose est sûre, ils ne veulent à aucun prix rester aux Antilles – et, voyant que Pender fronçait le sourcil : Cela semblait aller de soi, dans la mesure où ce sont eux qui payaient les réparations du *Bucéphale*.

– Eh bien ! j'ai eu plus d'une fois l'occasion de vous le

répéter, commandant : si vous les virez pas vite fait de c'te baille, y en a ben un qui pourrait se prendre un coup de surin dans le ventre.

– Ça ne m'avance à rien, coupa Harry, que vous adoptiez ce genre d'attitude.

Pender se mit à sourire, pas impressionné le moins du monde par la colère de Harry. Il avait beau n'être officiellement qu'un domestique, les deux frères Ludlow et Pender lui-même savaient qu'il incarnait bien plus que cela. Pour Harry, en particulier, il était un véritable ami et un confident, parfois même son « directeur de conscience ».

– Peu m'importe ce que vous déciderez, commandant. Mais je n'ai pas envie de vous voir obligé de rendre la justice avec un membre de l'équipage dans le rôle de l'accusé. Sur-tout que si y en a un qui commence, les autres auront envie de s'engouffrer dans la brèche. Et faire semblant de ne pas voir que cela pourrait arriver n'améliore pas les choses. Ces Grenouilles valent guère mieux que nos gars.

– À votre avis, je devrais les mettre au travail ?

– Ce serait pire. Plus ils auront d'occasions de se voir, plus ils seront tentés d'en découdre. Alors qu'en ce moment, les *Crapauds* \* restent invisibles.

– Il faut que je parle à l'équipage, fit Harry d'un ton las.

– Pour la plupart d'entre eux, c'est inutile, votre honneur. Il faut vous limiter à ceux qui haïssent ces Français au point de leur chercher noise. Et vous pourriez bien vous tuer à discuter, cela ne ferait pas un poil de différence.

– Eh bien ! qu'ils aillent au diable, je vais les enfermer.

– Ce qui énervera le reste de l'équipage. Non, commandant, y a pas deux moyens, il faut les débarquer le plus vite possible.

James arrivait avec quelques victuailles trouvées par les Caufield. On sollicita son avis.

– Et en outre, frangin, lui précisa Harry, l'air préoccupé,

si Pender dit que l'histoire est sérieuse, c'est qu'elle est réellement grave.

– Dans ce cas, je te suggère de les presser d'arrêter leur décision.

– Plus facile à dire qu'à faire. Si j'essaie de leur donner mon sentiment, je prendrai un retour de bâton. Lampin et Couvreur mis à part, aucun d'entre eux ne me fait confiance.

– Les choses seront peut-être différentes si tu t'adresses à une trentaine d'hommes. La plupart se conduiront comme des moutons et ils n'auront que deux possibilités. Même des moutons ont assez de bon sens pour comprendre que ce sont eux qui paieront les pots cassés si la situation tourne mal.

– Tu me conseilles donc de leur parler ?

James acquiesça.

– Explique-leur les deux options qui s'offrent à eux. Insiste sur le fait que plus longtemps ils resteront à bord, plus ils courront de risques. Enfin, indique-leur les distances à franchir dans les différents cas.

– Tu crois qu'ils vont se décider pour La Nouvelle-Orléans ?

– Je n'en suis pas sûr. Mais si tu leur présentes bien la question, je crois que tu obtiendras ce que tu veux.

– Je n'ai aucun intérêt personnel dans l'affaire, James.

– C'est inexact. Ou alors tu caches ton jeu et tu te ranges derrière les réticences qu'éprouve Oliver Pollock à l'égard des colons français.

Entendre ce nom suscita chez Harry deux sentiments opposés : le premier inspiré par le souvenir des bons moments, certes, mais le second par la sensation d'avoir été un brin trahi. Pour tout ce qui touchait de près ou de loin à ses affaires, Pollock s'était montré soudain bien dur.

– Je t'assure, James, que Pollock n'a rien à voir là-dedans.

– Cela devrait pourtant être le cas, à supposer qu'il ait raison.



– Au sujet des colons ?

– Non, Harry. Au sujet des réactions des Espagnols. S'ils songent à reprendre la guerre aux côtés des Français, La Nouvelle-Orléans n'est pas la destination rêvée.

Harry haussa les épaules.

– Je ne vois vraiment pas pourquoi nous devrions nous soucier de cela. Lorsque nous étions dans les îles, personne ne nous a parlé d'une telle éventualité.

– Parce que tu crois que c'est le premier endroit où l'on en entendrait causer ?

– La nouvelle serait connue aux Antilles avant d'arriver dans le golfe du Mexique.

James fronça le sourcil.

– Il nous a dit que nous ne serions pas les bienvenus, même en temps de paix.

– Je te concède que nous ne serons peut-être pas reçus avec des fleurs, mais ils n'oseraient pas s'en prendre à un navire anglais. Nul pays au monde n'est plus sourcilieux sur ses droits de libre navigation que la Britannia. Et si tu veux un moyen sûr de déclencher une guerre contre le roi George, le voilà ! Le conflit de Jenkins' Ear<sup>1</sup> a démarré ainsi et un peuple qui se souvient de Drake doit tout aussi bien avoir cela présent à l'esprit. En outre, nous nous contenterons de relâcher à l'embouchure du delta. Nous débarquerons nos passagers avant de repartir dans le golfe. S'ils voient que nous ne nous amusons pas à rôder dans leur arrière-cour, ils n'auront aucune raison de s'en faire.

– Voilà qui est bel et bon, répondit James d'un ton badin. Reste une légère difficulté : convaincre nos passagers.

– Je vais tout d'abord tenter la persuasion. Cependant, si

1. Conflit entre l'Angleterre et l'Espagne (1739-1748), qui précéda la guerre de Succession d'Autriche. Du nom de Robert Jenkins, capitaine de la *Rebecca*, qui prétendit qu'un garde-côte espagnol lui avait tranché l'oreille.

cela ne suffit pas, je leur dirai leurs quatre vérités.

– L'idée est bonne, Harry. Mais à titre de précaution, je commencerais par sonder Lampin et Couvreur.

Harry accueillit ce conseil avec gratitude, mais le mettre en pratique sans susciter la méfiance était une autre paire de manches. S'il essayait de regarder objectivement les choses, il devait bien s'avouer que James était dans le vrai. Si ses passagers ne parvenaient pas à tomber d'accord, ce n'était pas malice de leur part, c'était tout bonnement par manque d'esprit de décision. Ils avaient connu bien des aventures au cours des dernières années : chassés de Saint-Domingue par la révolte des esclaves, puis de la Guadeloupe à l'arrivée de Victor Hugues. Ils avaient fini par faire confiance à feu leur capitaine, au point de le laisser décider de tout à leur place. Désormais, ils devaient décider par eux-mêmes et le départ précipité de Sainte-Croix n'avait pas amélioré leur confiance en eux. L'entretien de Harry avec les deux Français fut bref par nécessité, mais lui permit d'obtenir la confirmation dont il avait besoin. Pender avait bien analysé la situation, la méfiance et l'animosité augmentaient tous les jours, la violence n'était pas très loin sous le calme apparent de surface.

Homme pourtant formé à persuader plutôt qu'à dicter ses volontés, Harry perdit néanmoins très vite patience. Il se retrouva confronté à un bloc de visages revêches. Il avait plus l'habitude de donner des ordres que de plaider une cause et, gagné par l'agacement, il avait rapidement abandonné le ton posé qu'il avait essayé d'adopter pour les entraîner dans la bonne direction. Au lieu de cela, handicapé par sa mauvaise connaissance de la langue française, il finit par prendre une intonation pincée et par les accuser carrément d'ingratitude, surtout pour ce qui avait trait à leur trésor.

– Croyez-vous vraiment que j'oserais mettre la main sur

un seul liard de ce qui vous appartient? avait-il grommelé. Je n'en ferai rien. Chacune des pièces mises au coffre sera là lorsque vous descendrez à terre, vous avez ma parole.

Devant son air courroucé, plusieurs des assistants baissèrent piteusement le nez. Harry sentit immédiatement l'atmosphère changer et, sautant sur l'occasion tout en devinant qu'ils étaient mûrs pour accepter de suivre un chef, leur dit qu'il comptait gagner l'embouchure du Mississippi, qu'il les débarquerait à cet endroit, et que si cela ne plaisait pas à un tel ou un tel, il n'avait qu'à choisir la destination de son choix.

## VII

L'ouragan qui leur tomba dessus, très tôt pour la saison, surprit Harry Ludlow tout autant que bien d'autres commandants de bâtiment. Tout ce qui naviguait entre les Antilles et le golfe du Mexique allait lui payer un lourd tribut avant que le cyclone ne meure doucement. Cela dit, les hommes amarrés à la roue du *Bucéphale* se souciaient comme d'une guigne du sort de leurs congénères. Ils consacraient tous leurs efforts à essayer de fuir devant la tempête. Deux misérables lambeaux de toile de gros temps accrochés aux vergues de hunier, renforcées elles-mêmes par des bras passés en double, voilà tout ce dont ils disposaient pour rester à peu près manœuvrants. C'était là tout ce qui pouvait leur épargner de courir au désastre. Sans oublier, tout de même, l'habileté du commandant et ses talents à détecter le moindre changement du vent et du temps. La tempête hurlait dans le grément à plus de quatre-vingt-dix nœuds, mais les lames, hautes comme des montagnes et qui découpaient des creux vertigineux, exigeaient une vigilance de chaque instant. Si la furie de l'ouragan se calmait un peu lorsqu'ils tombaient entre deux vagues, elle reprenait de plus belle quand le bâtiment se hissait sur la crête suivante.

Fuir ainsi devant le mauvais temps offrait au moins un avantage : cela leur évitait de se faire aveugler par l'écume. Cependant l'univers se réduisait à un monde aqueux. Le

*Bucéphale* embarquait des quantités d'eau considérables par le travers chaque fois qu'une lame se brisait sous le tableau et on avait le sentiment qu'il lui serait impossible de rester bien longtemps à flot. Et pourtant si, il flottait toujours, grognant quand il se débarrassait des masses liquides qui se déversaient en déluge par-dessus bord, remontant avec effort sur le flanc suivant dans un bruit déchirant et presque humain. Mais l'eau qu'il embarquait ne retournait pas intégralement à la mer, une bonne partie réussissait à se frayer un chemin entre les coutures du pont et par les panneaux. Les descentes se transformaient périodiquement en torrents assez puissants pour emporter jusque dans les fonds l'imprudent qui ne se serait pas solidement accroché. En bas, sous les panneaux, les hommes attelés aux pompes se démenaient comme des forçats pour rejeter à la mer ce qui descendait. S'ils laissaient le niveau monter dans les puits, le *Bucéphale* n'aurait plus assez de flottabilité. Dans ce cas, le meilleur manœuvrier du monde n'aurait pu le sauver.

Harry Ludlow avait passé dix-huit heures sur le pont sans désespérer. Il était face à la barre, amarré aux manetons et les pieds coincés dans des boucles de cordage frappées sur le pont à cet effet. Pender se tenait à sa droite et Brissot, un Français barbu taillé comme un géant, à sa gauche. Le renfort de leurs passagers ne leur avait pas seulement permis d'armer convenablement la barre, il leur avait également offert la possibilité de faire relever les hommes aux pompes. Cela valait mieux, un homme épuisé de fatigue aurait traversé le pont d'un seul mouvement et se serait écrasé sur le pavois à s'en briser les os. En bas, on avait une fois de plus transformé le poste en infirmerie et les marins victimes de la tempête s'y bousculaient déjà. James Ludlow, couvert lui-même de bleus et de bosses, essayait de soigner les coupures et de réduire les fractures avec pour panacée de généreuses rasades de rhum pur.

Harry n'avait aucun contact avec ceux qui se trouvaient en bas. Il leur avait donné ses ordres bien des heures plus tôt : pomper ferme et pomper encore. Personne ne s'était risqué à monter depuis une éternité, tenter de gagner le pont vous aurait exposé à une mort presque certaine. Les lignes de vie frappées un peu partout n'auraient pas suffi à vous permettre de rester debout, aucune poigne, si forte fût-elle, n'aurait résisté à la fureur de la mer. Pour le trio qui assurait la manœuvre, plus rien n'existait au monde en dehors de ce mouchoir de poche fait d'eau déchaînée. Lorsqu'ils se hissaient sur une crête, l'écume emportée depuis les hauts et soufflée par le vent arrière les aveuglait totalement. Au-dessus d'eux, de lourds nuages noirs donnaient le sentiment de leur tomber dessus pour venir enfoncer à travers le pont les chétives silhouettes. Ils étaient seuls dans cet univers cauchemardesque où la plus minuscule erreur suffirait à briser le *Bucéphale* et à l'expédier par le fond. Le vent se chargerait du reste pour disperser à la surface tous les débris en quelques secondes, tout disparaîtrait sans laisser la moindre trace du bâtiment ni de son équipage.

Chaque fois qu'ils retombaient dans un creux, Harry réussissait à échanger quelques mots avec ses compagnons. Les hurlements du vent se calmaient alors un peu, suffisamment pour se faire entendre de son voisin, mais tout juste. Il n'avait rien de précis à leur dire, si ce n'est quelques mots d'encouragement. Au risque de se répéter sans fin, Harry continuait pourtant, car si ses compagnons cédaient au désespoir, ils lâcheraient rapidement prise. Brissot, dont la connaissance de l'anglais était des plus succinctes, acquiesçait chaque fois que Harry disait deux mots, alors même qu'il ne comprenait rien de ce qui atteignait ses oreilles solidement emmitouffées.

– Venez un brin à gauche.

– Et comment ça ? articula à grand-peine Pender qui avait les lèvres couvertes de sel séché.

– Je crois que la tempête a très légèrement faibli ! lui cria Harry en se démenant pour actionner la roue.

En bas, les hommes chargés de manœuvrer les palans qui doubaient les drosses, voyant ce qu’il essayait de faire, allaient l’aider à venir au nouveau cap. La manœuvre réclamait le plus grand soin, dans la mesure où, dès que l’avant aurait commencé à pivoter, ceux qui pouvaient apercevoir le boute-hors devraient ajuster leur effort à la perception qu’ils avaient de la poussée du vent sur la coque et sur la mâture.

– J’sais pas comment vous pouvez deviner une chose pareille, votre honneur, mais j’crois bien qu’vous êtes le seul à garder espoir.

– Parés ! hurla Harry pour la centième fois, les yeux rivés sur les deux lambeaux de toile.

Les voiles de gros temps dominaient les crêtes des vagues et prenaient toujours le vent. Cela leur laissait assez d’erre pour rester manœuvrants. Le *Bucéphale* pouvait donc ainsi se hisser à l’assaut de la lame suivante sur son élan puis la pression de l’air qui l’appuyait sur la hanche bâbord le faisait retomber dans le creux où régnait un calme relatif. Un violent éclair en trident zébra le ciel, suivi immédiatement par le fracas du tonnerre, et les trois hommes se courbèrent instinctivement. Pliés en deux, ils n’en continuèrent pas moins à faire tourner la roue pour remettre l’étrave dans l’axe. Le bâtiment revint lentement, ils laissèrent glisser la roue entre leurs doigts et le *Bucéphale* reprit son cap initial.

– Tendez bien l’oreille, la prochaine fois que nous passerons la crête ! cria Harry en se frottant la sienne.

Il se retourna pour répéter le même ordre au Français. Brissot indiqua d’un signe qu’il avait compris. Meilleur marin que Pender, il avait remarqué le très léger affaiblissement du vent, le premier faible indice qu’ils allaient peut-être bientôt trouver des eaux plus calmes. Mais il n’en était pas encore sûr. Tout autant que Harry il savait à quel point un ouragan

peut se montrer traître. Un commencement d'accalmie pouvait aussi bien être le prélude à un renforcement du vent et marquer le sommet de sa violence. Dans ce cas, un véritable mur vous tombait dessus, si monstrueux que le marin le plus amariné ou le navire le plus solidement construit n'avaient aucune chance de survivre. Harry retint son souffle comme ils se hissaient sur la crête, les nerfs tendus comme des cordes de piano de peur que le vent ne vînt à forcer. Il se tourna vers Pender et son soulagement était tout sauf feint. Ce n'est pas ce qu'on pouvait lire sur le visage de son domestique, mais ses yeux sombres esquissèrent une sorte de sourire, signe qu'il avait compris lui aussi que la situation s'améliorait un peu.

– Sommes-nous en sûreté à présent, votre honneur ? lâcha-t-il d'une voix rauque.

Le *Bucéphale* bascula sur le flanc de la lame en embarquant des tonnes d'eau, avant de retomber telle une pierre en chute libre dans le creux.

– Pas encore tout à fait, Pender, mais on peut dire que le danger s'éloigne un brin. Avec de la chance, nous sommes au bord de l'ouragan.

Il se tut, car il fallait surveiller ce qu'allait faire le boute-hors en se redressant, mais reprit dès qu'un calme relatif fut revenu :

– Ou bien alors c'est que nous sommes tout près de l'œil du cyclone, ce qui signifie que nous allons avoir une brève période de répit avant de devoir affronter la tempête.

– Et moi qui croyais que le métier de voleur était risqué ! cria Pender.

Il plissait les yeux sous l'effort qu'exigeait la manœuvre de la roue.

Ce fut au tour de Harry de faire la grimace derrière son col détrempe car le frottement du bois sur sa peau était rendu plus douloureux encore par le sel. Pender faisait rarement



allusion à son passé de voleur, encore moins lorsqu'il y avait des témoins. Il ne lui fallait que quelques secondes pour venir à bout de la serrure la plus compliquée, si bien qu'on l'avait surnommé «le dévot», à cause de tout le temps qu'il passait agenouillé pour se livrer à ce genre d'activité. Entré par hasard au service de Harry, ses bons offices étaient devenus rapidement indispensables aux deux frères qui n'auraient pu imaginer devoir vivre sans lui. Tout aussi incroyable était cette façon qu'il avait de se conduire comme n'importe quel domestique, mais également de leur dire sans barguigner leurs quatre vérités lorsqu'il estimait qu'ils avaient dépassé les bornes. Pour l'heure, Harry aurait bien eu envie de lui donner une grande tape sur l'épaule ; cependant il était trop occupé. Il se tourna pour jeter un coup d'œil à Brissot. L'idée qu'il avait eue de le mettre à la barre en lieu et place d'un de ses hommes se révélait fort judicieuse. Constatant que l'on avait confié pareille responsabilité à l'un des leurs, les gens de l'*Ariane* n'avaient eu que davantage de cœur à l'ouvrage. La barbe du géant ruisselait, l'eau lui dégoulinait sur la poitrine, lui donnant un air plus vulnérable qu'à l'ordinaire. Mais le Français souriait, ce qui suggérait que, pour lui également, le plus dur était derrière eux.

La tempête se calma aussi rapidement qu'elle était arrivée, laissant dans son sillage un océan haché par une grosse houle. Le vent était tombé et le *Bucéphale* se trouva dans une position fort inconfortable. Les hommes qui avaient enduré la tempête succombaient maintenant aux mouvements du bâtiment et les estomacs, pourtant à sec depuis longtemps, se vidaient convulsivement. Par ce temps-là, les feux de la cambuse étaient bien entendu éteints et il ne fallait pas compter sur le réconfort qu'auraient pu apporter un plat chaud ou les potions de Willerby. Pourtant, après plusieurs heures vécues dans cette situation, le ciel s'éclaircit et autorisa la percée d'un rayon de soleil bienvenu, les mouvements se calmèrent.

Harry, désormais convaincu que le pire était passé, défit les liens qui le retenaient à la roue.

Ses mains, cramponnées pendant des siècles aux manetons, étaient crispées et il ne pouvait les déplier. Chaque effort qu'il faisait pour détendre ses doigts relevait du véritable supplice. Ses yeux ressemblaient à deux gouttes injectées de sang, il avait le teint crayeux. Il était rompu par l'épreuve qu'il venait de subir et on dut le soutenir pour descendre. Sa chambre était dans un désordre invraisemblable, jonchée de meubles brisés et de vêtements trempés. Harry réussit à donner encore quelques ordres d'une voix rauque tandis qu'on l'étendait. Il prescrivit qu'on le réveillât au moindre signe de danger, quel qu'il fût. Puis, encore enveloppé dans son ciré, il sombra dans un profond sommeil. Il poussait de temps en temps quelques grognements, comme s'il revivait dans ses cauchemars l'enfer qu'il venait de traverser.

Tout l'équipage dut se contenter d'une seule et unique baille d'eau douce car on ne savait jamais ce qui vous attendait lorsqu'on naviguait sous les tropiques. Mais, si saumâtre qu'elle fût, elle permit tout de même aux hommes de se débarrasser du sel qui incrustait les corps et les vêtements. Les marins s'aspergèrent généreusement les yeux, le nez et les oreilles avec l'eau du charnier, normalement prévue pour la boisson, et retrouvèrent ainsi un aspect à peu près convenable. Ils étaient soulagés d'être encore vivants et cela eut un effet bénéfique sur les tensions qui s'apaisèrent pendant le reste de la journée et presque tout le lendemain encore. Mais les choses se gâtèrent vite, leurs passagers français reprirent bientôt l'attitude méfiante qui avait été la leur depuis le début de la traversée. Tous les sourires du monde, toutes les assurances n'y purent rien changer. Rien ne réussit à les convaincre que

l'équipage anglais, et le commandant en particulier, n'avait pas la moindre intention de se jouer d'eux; que la route qu'ils suivaient, en principe à destination de La Nouvelle-Orléans, ne masquait pas quelque ruse. James, qui avait surpris des échanges de regards spécialement hostiles entre les hommes des deux nationalités, en fit la remarque.

– Je les ai pourtant tous remerciés, grommela Harry, pour l'aide qu'ils nous ont apportée pendant la tempête. La plupart d'entre eux n'ont pas daigné me regarder dans les yeux. Brissot, qui il y a moins de deux jours me souriait comme à un vieil ami, s'est contenté de marmonner. J'aurais pourtant pu facilement les abandonner à Sainte-Croix avec leur foutu coffre.

– Tu pourrais peut-être leur servir une autre de tes allocutions, lui glissa James.

– Je ne leur ai pas fait d'allocution, répliqua Harry, presque honteux.

– Oh que si, frerot. Peu importe, nous serons bientôt débarrassés d'eux, pas vrai?

– Que le diable m'emporte, j'espère que tu as raison, mais je ne suis pas trop sûr de notre position. Si l'un d'eux vient me demander de consulter la carte une fois encore, je serai obligé d'inventer. En vérité, je suis positivement incapable de leur dire où fichtre nous sommes.

L'ouragan ne s'était pas contenté de les éloigner considérablement de leur route, il avait arraché de la cloison les montres qui s'en trouvaient considérablement endommagées. Sans ces instruments, dont l'un était réglé sur l'heure de Greenwich et l'autre sur le temps local, il était impossible de déterminer précisément une position. Le *Bucéphale* pouvait tout aussi bien évoluer à l'embouchure du Mississippi qu'à deux cents milles de là, au sud, à l'ouest ou à l'est. Tout ce que Harry savait consistait en ceci: il faisait cap au nord, ce qui le ferait atterrir inmanquablement. Après cela,

il pourrait recalculer ses montres puis déterminer le cap exact qui le mènerait à destination.

– Bon, insista James, il serait tout de même approprié que tu leur dises un mot.

– Et pas seulement à eux, compléta Pender d'une voix sinistre.

Cette nouvelle idée assez déplaisante n'avait pas atteint le cerveau de Harry que l'on entendit la vigie crier :

– Navire en vue, votre honneur !

– À quelle distance ? interrogea-t-il en s'emparant instinctivement d'une lunette.

– Quatre quarts sur l'arrière. Bâtiment marchand, ça c'est sûr.

Avant même que la vigie eût terminé sa phrase, Harry était déjà à mi-enfléchures. Oubliées les séquelles de ses récents excès, l'excitation de la poursuite faisait couler un sang neuf dans ses veines. Il grimpa quatre à quatre jusque dans les faux haubans.

– Y a un truc bizarre, votre honneur, lui dit la vigie tandis qu'il ajustait sa lunette. Pour commencer, il est fort bas sur l'eau, surtout à l'avant. Les voiles sont à poste, mais ça m'a pas l'air de déhaler beaucoup.

– Ça y est, je le vois, annonça Harry alors que la silhouette lui sautait à la figure.

Il fit tourner sa lunette de l'avant à l'arrière, examinant successivement les bossoirs qui émergeaient à peine, puis la poupe, avant de se concentrer sur la dunette désertée. Ce vaisseau avait la forme des anciennes caravelles, la haute poupe et le gaillard d'avant étaient caractéristiques de la construction navale espagnole ou portugaise. Harry s'intéressa ensuite aux voiles qui se gonflaient et battaient selon les caprices du vent. Rien ne laissait soupçonner un bâtiment en détresse, on aurait plutôt pensé à un navire qui fait gentiment route en profitant d'une petite brise bien établie. Comme

il n'y avait personne à la barre, il dérivait doucement sous le vent. Harry leva sa lunette pour observer la tête de mât, à la recherche d'un pavillon de quarantaine. Peut-être une épidémie à bord ? Mais non, pas la moindre flamme là-haut. Il ordonna d'augmenter la toile avant de redescendre sur le pont et de prendre la barre.

– James, c'est un vrai mystère que ce que nous voyons là, dit-il à son frère en lui tendant la lunette. Un navire sans équipage, sans marques, et qui ne va apparemment nulle part.

– Je parie que nous nous préparons à aller voir ce qui se passe à son bord.

– Gagné, lui répondit Harry, tandis que Pender lui donnait son sabre et ses pistolets.

– Qui sait s'ils n'ont pas péri pendant cette tempête, suggéra James. Ils sont peut-être tous passés par-dessus bord.

– Pas du tout, mon cher frère. Ce gaillard n'a pas affronté le moindre ouragan. En réalité, puisqu'il porte des voiles toutes neuves mais d'assez mauvaise qualité, je crois qu'il n'a pas encaissé le moindre coup de chien.

– Comment aurait-il pu l'éviter ?

– C'est évident, James. Il a peut-être pris la mer depuis peu. Par exemple, il aura tout juste appareillé d'un bon abri bien sûr.

Harry changea de route immédiatement, non sans avoir averti la vigie qu'elle allait devoir assumer deux responsabilités : garder un œil sur le pont désert, tout en surveillant l'horizon pour s'assurer que ce navire ne servait pas tout simplement d'appât.